

Elise BAROU

AUTOUR DES CROQUE-CERISES

1997

CENTRE SOCIAL DE MONTBRISON

Préface

C'était le temps où les enfants étaient encore la priorité de la République. Il y avait une école dans chaque village, une ou plusieurs classes dans les hameaux les plus lointains.

Là enseignaient des maîtresses d'école qui n'étaient pas encore des professeurs des écoles mais qui s'intégraient totalement au quotidien du village ou du hameau.

Elles étaient au coeur de la vie de chaque jour, un habitant parmi les autres, partageant les joies, les peines, les espoirs d'une population qui avait encore pour elles respect et considération.

C'est cette vie-là qu'a connue Elise Barou et au sein de laquelle elle a puisé les souvenirs qu'elle raconte en quelques histoires, avec beaucoup de sincérité, d'émotion et d'humour.

Comme elle l'a fait dans ses deux précédents romans, Elise Barou parle de choses qu'elle connaît, d'événements, avec un amour des enfants que n'eut pas désavoué Léon Frapié, l'auteur de la Maternelle.

Quand on a été maîtresse d'école dans de lointains villages comme dans des cités plus importantes, on est marqué à vie par cette tendresse parfois bourrue mais toujours accueillante et protectrice qui a inspiré une vocation.

Elise Barou n'a pas échappé à cet enchantement.

Robert LECA

La télé

"Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître" dit la chanson. Le temps des premiers téléviseurs, avant le matraquage des pubs et des séries américaines.

Il y avait une fois - il y a encore - un village isolé tout là-haut dans les monts du Forez. Une petite commune qui avait traversé les siècles loin des agitations et des modernités. Les travaux saisonniers et les veillées amicales d'hiver se succédaient ici en un rythme immuable.

Il y avait un bourg, sa boulangerie, son épicerie, son église et son café du commerce. Mais je veux vous emmener plus loin, dans le hameau éloigné des Cascades, situé à l'orée des Bois Noirs.

Les maisons se groupaient autour d'une école à classe unique - un de ces petits centres d'enseignement d'avant les transports scolaires - et une auberge réputée tant par l'excellence de la cuisine que par l'accueil chaleureux de madame Génie, la patronne.

Ajoutons pour ces lieux la présence d'un vieux garçon assez excentrique, de ceux que dans le Midi on appelle "fada" et dont on ne sait jamais si la différence d'avec vous et moi est simulée ou réelle. Un village très complet.

Et tout soudain, en octobre 1963, la télévision fit irruption dans ce petit monde préservé. A l'auberge ! Car, c'est bien connu, les bistrots furent les pionniers de la télé.

Pour Génie et son mari, ce fut un succès total : la salle de restaurant ne désemploait pas d'un bout à l'autre de la durée des programmes, de dix-neuf à vingt-deux heures. Ce qui permettait aux travailleurs d'y assister chaque soir.

Le Menou des Cascades, ainsi le nommait-on, vivait dans une maisonnette juste en face de l'école et de l'auberge, au-delà d'un ravin escarpé. On pouvait le croiser chaque matin circulant d'un pas allègre sur la route, le fusil à l'épaule, le chien aux talons.

- Il va à la chasse tous les jours ? s'étonnait le nouvel arrivant.
- Non ! répondait l'aubergiste en riant. Il travaille dans la scierie de plein air, en bas de la côte. Mais s'il aperçoit un lapin, il lâche tout et pan ! pan !
- Et que dit son patron ?

Génie avait alors une moue scandalisée. On ne gronde pas le Menou, voyons !

Je l'ai dit, c'était un personnage. Né dans cette maison, à cinquante mètres de l'école, il ne savait pas lire... Les lois sur l'obligation scolaire comme la proximité de l'établissement n'avaient pas pu vaincre son incurable allergie au savoir.

- Aucun maître n'a réussi à l'attirer à l'école, racontait l'aubergiste. Et cabotin, avec ça ! Chaque fois qu'il y a un nouvel instituteur, il fait son numéro de "beausseigne" à qui l'instruction a été refusée. Il se trouve des excuses, comme ça.

A midi tous les pensionnaires de Génie se réunissaient autour de la même grande table en une joyeuse assemblée : cantonniers, facteur en tournée, ouvriers maçons en déplacement,

quelques V.R.P., l'instit en titre et le Menou, béret enfoncé jusqu'aux yeux et large sourire édenté.

Content d'avoir son public autour de lui, il commençait par "ça me manque, de pas lire ! Ont refusé d' m'apprendre... Tous. J'sais bien compter, pourtant. Pas vrai, la Génie ?"

- Ah ! là, répondait-elle ; faites-lui tort d'un sou ! Mais elle clignait de l'oeil à l'adresse de l'instit présent.

- Je vous apprendrai à lire, ont promis des générations de maîtres candides. Quand voulez-vous commencer ? Là, il devenait évasif et saisonnier. Il vous jetait tout à trac à la figure la chasse, les foins, le bois à "faire" pour l'hiver, les patates, les champignons... sans oublier le travail à la scierie. Comme on le voit, son emploi de scieur occupait la dernière place dans les urgences invoquées.

Il tenait beaucoup à se démarquer d'avec les innocents de village répertoriés, ceux qui, comme dit Fernandel , "vivent de l'air du temps".

- Je tiens ma journée, moi ! Et je paie ma sécu !

Non Monsieur, il ne fallait pas confondre le Menou avec, par exemple, la Yette, maniaque de la couleur rouge à teindre tout ce qui lui tombait sous la main, y compris les rideaux et les draps de lit des ingénus qui l'accueillaient chez eux pour l'hiver ; ou bien le Popou, ce vieillard se sauvant chaque année de son hospice des Soeurs pour aller aux fêtes d'été chanter pour un franc, à la demande. Sans oublier la Martoune dite "Voici-Paris", porteuse de toutes les informations à scandale d'au moins dix villages. Ce genre d'individus se distinguaient par un ou plusieurs délires obsessionnels (il disait grimaces de chien, en patois).

Ca c'était le Menou ancienne version, celui d'avant la télé.

Je l'ai annoncé plus haut, les aubergistes des Cascades, suite à de longs conciliabules, avaient fait installer un récepteur au beau milieu de leur salle de bar-restaurant.

Une opération assez coûteuse mais qui enchantait Génie : pour une fois, ses goûts personnels coïncidaient avec les intérêts commerciaux. Elle avait admiré, auparavant dans un film, de belles dames en robe de soirée, se promenant dans des salons élégants. La distinction des personnages de cinéma donnerait des exemples de bonne éducation à ceux de ses clients - les sagouins ! - qui crachaient par terre.

Génie se félicitait d'avoir tenu bon pour la télé ; elle avait vaincu les réticences de son mari peu enclin aux investissements qu'il jugeait hasardeux. Le répit automnal laissait du temps libre pour de longues veillées. "Tu vois, disait-elle, le poste se paie tout seul !"

La télé avait agréablement modifié les veillées saisonnières : finies les interminables parties de belote, les longues et stupides controverses politiques, pendant lesquelles Génie "pesait des cerises" derrière le bar. Lève-tôt par habitude et par nécessité, elle restait là par pur conscience professionnelle.

- Bénéfice total, faisait-elle aigrement remarquer à son mari, 1 F 25 par canon de vin. Et certains se contentent d'un verre par soirée !

Rien de semblable depuis l'installation de la télé. Le spectacle tenait l'assemblée en éveil et l'aubergiste en oubliait l'heure sacro-sainte du coucher devant les splendeurs des "36 chandelles", la "Piste aux étoiles" ou "Belphégor". Le tiroir-caisse tintait, musique de pure poésie...

La télé avait aussi instauré une sorte de discipline : lorsque la très charmante femme-tronc annonçait la fin des émissions et souhaitait une bonne nuit aux Chers Téléspectateurs, chacun se levait, saluait, et... A demain !

Chacun sauf le Menou. Littéralement fasciné, il restait cloué sur sa chaise. On devait le secouer ! Dès le matin, il ne vivait que pour le moment où l'écran s'allumerait. Il en oubliait la chasse, la soupe du soir qu'il prenait chez lui par économie, et même son verre de vin plein sur la table, c'est vous dire !

Car il était "tombé" amoureux fou de Catherine, de Jacqueline, de Maritie et même de Léon Zitrone.

Fanatique hors normes, il ne comprenait pourtant pas grand-chose à ce qui se déroulait devant lui, hasardait des réflexions farfelues, riait ou pleurait à contretemps... Ca faisait rire les taquins, au point que Génie dut intervenir. "Ah non, les gars ! Arrêtez de vous moquer ! Le Menou n'est pas fin quand il se met en colère !"

Et en effet : sous son aspect débonnaire d'idiot de bonne compagnie, le scieur cachait une agressivité de simple qui explosait, souvent de manière inexplicable. Il pouvait alors se livrer à des actes forcenés comme de casser la vaisselle, les vitres, les pieds des tables, tout en proférant des horreurs très précises en patois.

Par sa douceur miséricordieuse envers lui, Génie n'avait jamais eu à affronter un Menou "en ses états". Mais elle restait vigilante ayant soin d'une bonne tenue de son établissement.

Dernièrement encore, il avait houspillé et bousculé un innocent employé de l'E.D.F. en tournée chez lui. L'algarde avait mis le hameau en émoi, les habitants aux fenêtres et les poules du Menou en débandade caquetante.

"T'es fâché contre l'E.D.F., Menou ?" avait demandé l'aubergiste de la voix douce et apaisante qu'elle réservait aux clients excités.

- C'est tous des salauds et ils m'auront pas, glapit l'homme pâle de rage rien qu'à l'évocation.

Il ne donna pas de détail et, prudemment, Génie abandonna le terrain brûlant.

Les plus exaltants enthousiasmes, les brûlantes passions, les euphories et les gros coups de cafard, tout passe, s'estompe et s'amoindrit.

En un premier temps, les clients de l'auberge ne rataient pas un soupir de Catherine Langeais, pas un "incident technique indépendant de notre volonté". Peu à peu, leur intérêt devint sélectif ; nouveauté, la consultation préalable des programmes. De ce fait, l'assistance moins dense permit à Génie de souffler un peu. Le redémarrage foudroyant des affaires s'était avéré un peu excessif pour ses soixante-cinq ans... Elle se promit de revenir à ses saines habitudes de "lève-tôt-couche-tôt". Elle n'aimait pas se sentir débordée.

Génie bâille très ostensiblement. Mais c'est seulement par acquit de conscience, pour elle-même, car elle sait bien qu'il en faut beaucoup plus pour dévisser Menou - dernier client de la nuit - de sa chaise, même quand la télé s'étire inutilement pour lui...

- C'est fini, Menou. Il faut aller te coucher, tu vois ? "Lecture pour tous". Tu t'en fous, de la lecture ; tu ne sais pas lire !

Comme il ne bougeait pas, elle insistait, brandissant le programme : "Regarde, c'est marqué là : fin des programmes". Indéchiffrable pour le scieur, le message n'avait aucune valeur de preuve. "Versez un autre canon, Génie. Tout des menteries sur les journaux".

Génie, cafetière consciencieuse, obtempérait en réfrénant des envies torturantes de le mettre dehors à coups de balai. Réaction tout à fait compréhensible quand il faut subir une émission sur les Belles Lettres en compagnie du seul Menou !

L'engouement du scieur pour la télé avait porté sur lui l'attention goguenarde des clients, des jeunes en particulier, toujours prêts à organiser des farces.

- On lui fait le coup de la panne ? demanda quelqu'un.

- Oh, oui, oh, oui ! dit l'aubergiste (mari).

- Plains-toi ! gronda l'aubergiste (femme). Pendant que je m'use la santé au bar, Monsieur dort dans son lit !

- On n'est pas obligé de se mettre à deux pour lui tenir compagnie, protestait l'homme.

Génie allait cacher sa colère dans la cuisine. Son caractère s'aigrissait, ses yeux portaient des cernes. Elle servait des rôtis brûlés ou pas cuits ; elle, la précision personnifiée en matière de cuisson !

- Le manque de repos, répondait-elle aux remontrances de son mari.

La télé grandissait, étendait la durée des programmes.

"Les fadas ont une dimension poétique bien supérieure à celle des gens de bon sens, a dit Yvan Audouard ; ils devinent les secrets".

Menou savait qu'il se tramait quelque chose contre lui - contre sa dignité, plutôt (mais il ignorait le terme).

Un silence subit de l'assistance, un frémissement à peine perceptible dans le coin des jeunes lui mirent les sens en éveil.

Son instinct de fada l'avertissant, il avait remarqué les coups d'oeil furtifs des autres.

- Qu'est-ce qu'ils ont à m'espionner au lieu de regarder le film ?

Il ne revint pas, ce soir-là, ni les suivants.

Aux repas de midi, il affichait une mine affligée de constipé chronique ; trop heureuse du répit, Génie ne soufflait mot. Mais elle se sentait un peu mal à l'aise, comme coupable de méchanceté.

- Il fait la gueule, le Menou ?

- On dirait... Et regarde, il est déjà couché. On ne voit pas de lumière chez lui.

Un midi, il annonça : "J viens pas de la semaine, Génie. J pars en voyage.

Elle resta muette de saisissement : Menou en voyage ! Jamais il n'avait franchi les limites de l'arrondissement ! Obligé de se rendre un jour à la sous-préfecture pour une histoire de permis moto, il avait gravement déclaré à son retour : "Le monde est grand, Génie. J'ai z'été jusqu'à Montbrison et y'en avait encore derrière !"

L'autocar de grand tourisme faisait le plein de voyageurs juste en face de l'auberge. On vit arriver un Menou étrange, déconcertant : pimpant et rasé de frais, casquette à pompon, chaussures neuves, en toile immaculée. La musette - neuve aussi - en bandoulière, il copiait l'attitude désinvolte et blasée des globe-trotters partant en croisière de luxe.

Il avait assez vu de films maintenant pour savoir se tenir dans le monde.

- Té, mais revoilà le Menou ! Alors, tu t'es pas perdu au Tyrol ? On avait peur, tu sais ?
- Hm ! Hm ! rit le scieur plein d'autosatisfaction.
- C'était comment ?
- Bien.

Une description très sobre. Mais désormais, on l'entendait répéter à chaque instant : "quand chui t'été au Tyrol..."

Car il avait décidé d'exploiter à fond son prestige d'explorateur d'horizons lointains.

Et Menou reprit sa place à la scierie, à table pour midi, à l'apéro vers dix-huit heures.

Mais on ne le voyait toujours pas aux soirées télé.

- Eh ben, Menou ! Tu n'aimes plus les films ? s'inquiéta Génie. Ce qui lui valut un sermon de la part de son mari : "T'as fini de le provoquer ? Tu veux qu'il recommence à nous faire coucher à l'aube ?"

- Que veux-tu, il me fait de la peine. Je sais qu'il aimait tellement ça... Et maintenant je le vois tout triste !

- Orgueilleux, plutôt - rétorquait le mari - tu as entendu ce qu'il dit ? "Ici, les postes sont gros et moches. Au Tyrol ils en ont de jolis, avec pas besoin d'antennes et tout ce fourbi". Ah, ça l'a arrangé le Tyrol ! Un pays où l'on trouve des bachats dans les chambres d'hôtel !

- Vous êtes méchants avec lui !
- Et toi, tu ne sais pas ce que tu veux ! Tu te plains, et puis tu le cherches !
- Bah, j'ai cru bien faire ! concluait l'excellente femme.

A quelques jours de son retour, Le Menou partit après le repas de midi, sur sa moto pétaradante.

- Tu ne vas pas à la scierie, ce soir ? demanda quelqu'un.

A ce curieux, Menou répondit, énigmatique :

- On m'attend à Montbrison. Allez, salut !

Et il disparut au tournant.

- Décidément, il m'intrigue, dit Génie.
- Madame s'inquiète pour son protégé, ajouta le mari pour qui les soins de sa femme lui étaient réservés en exclusivité.

A sept heures dix exactement, le lendemain, comme l'aubergiste ouvrait ses volets pour le petit déjeuner des cantonniers, un Menou vert de rage se rua dans la salle de café.

- Toudjou les salauds ! T'auras pas d'ennuis, qu'ils disaient ! Ca marche n'importe où, qu'ils disaient ! On l'a fait venir du Tyrol, qu'ils disaient ! Téléphonez-y, la Génie ! Casserai la gueule, moi !

Il fallut un moment aux aubergistes pour comprendre que :

Menou avait obligé un commerçant montbrisonnais à importer en exclusivité un poste de télé portable avec antenne incorporée en affirmant qu'il suffisait d'une simple prise pour le fonctionnement ; Menou avait essayé de le brancher et... rien. "Il s'est même pas éclairé !" écumait le scieur, brandissant un prospectus.

Génie avait raison de s'étonner : seule l'idée de déjouer un bon tour des autres avait tenu le Menou en haleine deux semaines durant sans télé. Comme il avait dû souffrir !...

Elle découvrit le numéro de téléphone, conversa avec le vendeur incrédule... Le poste devait obligatoirement fonctionner, sauf en cas de chute ou d'accident. Mais il venait, toutes affaires cessantes.

- Va donc l'attendre chez toi, bougre de cachottier, dit Génie, un peu vexée car elle était d'ordinaire le lien privilégié entre le fada et le monde extérieur.

- Et toi, arrête de te moquer ! jeta-t-elle à son mari secoué par une crise violente de foudre.

- Un poste à installer soi-même ! hoquetait le mari, avec des subtilités de mise en place ! Et des instructions à lire attentivement ! A suivre à la lettre ! Sûr que le Tyrol lui a fait perdre le peu de raison !

Un peu avant midi, la camionnette intitulée "Electroménager dépannages" s'arrêtait, après une courbe élégante, devant la maisonnette du scieur.

- C'est pas grave, il part déjà, observa Génie, spectatrice attentive, non par curiosité malsaine mais par intérêt bienveillant.

Le temps de contourner le ravin, la camionnette vint se ranger dans le parking de l'auberge et le dépanneur portant le téléviseur incriminé entra dans le bar.

- Pardon, madame, me permettriez-vous d'utiliser une prise de courant quelques instants ?

- Bien sûr, monsieur, voulez-vous celle de mon poste ?

- N'importe quelle prise fera l'affaire, assura le marchand. Et il étira l'antenne télescopique.

Aussitôt l'appareil branché, l'écran s'éclaira sur l'image fixe avec la voix de France-Inter.

- La seule chose qui manque, monsieur, c'est l'électricité chez vous, dit-il à Menou, il faut vous réabonner à l'E.D.F.

- Hein ? s'écria le chœur synchrone des aubergistes et des clients arrivés entre temps pour le repas de midi.

- Comment, Menou, tu n'as plus l'électricité ?

Il ne l'avait pas.

Peu de temps avant ce brillant récit, Menou avait construit, "en dur", une cabane pour ses poules et son cochon. Ce qui avait nécessité un deuxième compteur électrique.

- Mais j'en paie déjà un ! s'était indigné Menou peu enclin aux dépenses somptuaires.

Et il avait refusé de régler les factures.

D'où la grande engueulade narrée plus haut avec l'agent d'E.D.F. venu, sous des insultes grossières, lui couper le courant.

Menou avait décidé de garder le secret, de se passer de lumière plutôt que de céder à "ces escroqueurs" comme il disait.

Par amour pour la télé, Menou se réabonna à l'E.D.F., paya tout ce qu'on lui demandait. Mais il bouda l'auberge pendant tout un trimestre : le temps pour les habitués de décortiquer l'aventure et d'en extraire les "oh !" et les "ah !" qui s'imposaient. L'instinct infallible des fadas, une fois de plus, l'avertissait.

Il revint enfin au restaurant grâce au tact de Génie qui s'était abstenue de toute question ou réflexion pendant ses absences à table... et peut-être aussi à quelques crampes d'estomac.

On ne peut pas manger froid sa vie durant !

Fernand et les marguerites

- Sept heures moins vingt ! s'écrie la mère comme Fernand franchit la porte de la cuisine. C'est maintenant que tu rentres ? Tu as été puni ?

- Non.

- Tu es sorti à l'heure ?

- Voui.

- Et alors ? Qu'est-ce que tu foutais tout ce temps ?

Fernand baisse le nez, garde un silence lourd, comme s'il hésitait à dévoiler des choses interdites.

- M'man je peux pas. C'est un secret. Te fâche pas ! Tant pis, j'l'dis quand même : m'man, je respirais.

- Tu respirais ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

- Je l'ai jamais dit à personne, mais je ne respire pas. J'peux pas, à l'école, même à la cantine, même à la récré. J'attends la sortie et là je retrouve la...le...

La gifle part, vigoureuse mais mal dirigée. La main maternelle va s'aplatir contre le bois du buffet en un choc assez rude.

Ce qui a pour effet un cri de douleur et un accroissement d'indignation de la part de la maman.

Fernand est un emmerdeur, sa nature profonde dès la naissance "et je devrais le savoir depuis le temps".

Suit une assez longue liste de méfaits qui ont émaillé les dix années d'existence : farces aux cousines, bris de verres et d'assiettes - dont une à bouillie en porcelaine - sans compter la salière en cristal - qu'on ne sortait qu'aux grands repas - et le mémorable pillage méthodique du cerisier du voisin - mésaventure qui a failli se terminer à la gendarmerie. Même les maladies du premier âge, celles qu'on dit bénignes, ont été, chez Fernand, assorties de graves complications. Oui, un emmerdeur !

"Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu, moi, pour avoir mis au monde un fils aussi stupide ?"

Ca, c'était la conclusion ordinaire. Fernand sortit de son accablement et la maman, un peu apaisée, essaya de lui expliquer un peu plus calmement que personne, tu entends personne, ne peut rester plus de deux minutes sans respirer. Oui monsieur ! Deux minutes, pas plus !

- Et qu'est-ce qui se passe après deux minutes ? osa Fernand.

- On meurt ! tonne la mère, tu veux mourir ?

Craignant de voir rebondir la "conversation", Fernand garde un silence prudent sur ses pensées intimes. Son catéchiste a fait une si belle description des joies du Paradis...

A certains moments, la maman devient une poudrière qu'un rien peut faire exploser. Toute la semaine suivante, à la sortie de l'école, la mère de Fernand attendait son fils devant la porte.

- Allez ouste ! En route ! Tu vas respirer tes devoirs à la maison

Un bon kilomètre sépare l'école de la ferme familiale, en passant par la coursière pentue et malaisée. Fernand lui préfère la route carrossable beaucoup plus longue mais traversant en une boucle élégante des prés herbus qui te cachent tout entier.

L'endroit rêvé pour se recharger les poumons d'air pur et parfumé.

Malgré les affirmations de sa mère, le garçon reste persuadé de vivre en apnée huit heures par jour. Des phénomènes inexplicables, ça existe, non ?

- C'est tellement con que je n'ose même pas en parler à ta maîtresse. Et toi, tu n'as pas intérêt à le dire aux copains ! tu deviendrais comme le Bigou, l'idiot du village !

Les tâches agricoles mirent fin à ces pénibles trajets en compagnie de la mère dont l'irritation croissait au lieu de s'apaiser. C'était des "si tu crois que j'ai que ça à faire ! Un grand garçon de dix ans qui ne peut pas rentrer tout seul ! Avec les sottises que tu inventes, etc."

Au soulagement de Fernand, sa mère retenue à la maison, renonça bientôt au chemin de l'école. Il y avait de grands repas à préparer en cette époque de foin, le potager à désherber, les fraisiers à piocher - on était en retard ! - pour transformer plus tard leurs fruits en pots de confiture beaucoup moins jolis (disait Fernand) et la maison qu'on négligeait pour perdre son temps avec Môssieu.

Fernand eut droit à de longues recommandations de ses parents réunis en commission spéciale (mais son père riait sous sa moustache). Bien rentrer à l'heure, expédier devoirs et leçons avant le repas du soir, oublier la fable respiratoire.

- Tu dramatises tout ! déclara le père, c'est rien ! Des idées de gamin. Moi, quand j'avais son âge...

- Toi, Fernand, dehors ! Fous le camp ! coupa la maman.

Et Fernand ne sut jamais ce que faisait son père à dix ans. Peut-être souffrait-il aussi d'apnée ? Et peut-être cette particularité oppressante se transmettait-elle selon les lois de l'hérédité ? On avait étudié ça en "leçon de choses", "souris noire et souris blanche".

Le joli mois de mai émaillait les prés et les bois d'une énorme profusion de fleurs. Dans les hautes herbes aimées de Fernand - un brin de foin, une marguerite - le temps coulait en cabrioles et en cueillette des fleurs.

Les copains de l'école profitaient aussi des longues soirées ensoleillées, bénéficiant de l'attention relâchée des parents, trop occupés : les uns pêchaient des écrevisses dans les rigoles - ces aimables cuirassées existaient encore - d'autres coupaient des branches de genêt pour construire des huttes : un groupe écolo avant l'heure se livrait à une impitoyable chasse aux insectes afin de nourrir des oisillons au nid... Chacun vivait pleinement des moments à mettre de côté pour les nostalgies et les attendrissements futurs.

Fernand retrouva donc avec délices son terrain personnel, tendre et moelleux. Il s'y roulait, en bondissant comme un poulain échappé et humait l'air goulûment, comme une friandise longuement espérée.

Néanmoins il surveillait l'heure au clocher visible de loin au-dessus des frondaisons et des toits du bourg.

Il avait repris ses séances respiratoires "juste un petit moment" et se méfiait du temps qui passe et qui alerte les parents.

Avant de rentrer chez lui, il cueillait un bouquet pour l'école.

Un soir, Bigou, l'idiot du village en titre, surgit brusquement au-dessus de Fernand vautré dans l'herbe et faillit l'écraser sous sa galoche.

- Tu fous là ? demanda Bigou, t'ramasses de l'herbe ?

- Je fais un bouquet pour ma maîtresse, répondit l'écolier d'une voix calme ; l'idiot ne l'intimidait pas car, malgré sa forte carrure surmontée d'un minuscule crâne rasé, on le savait inoffensif.

- Elle aime l'herbe, la femme de l'école ?

- Elle aime les fleurs. Et moi aussi.

- Hum, hum !

Et Bigou s'éloigna d'un pas lourd et inégal ; il avait le don étrange de se déplacer avec ou sans bruit selon les directives de son cerveau primitif et rusé.

Le lendemain il parut de nouveau, et les autres jours. Il observait, attentif et immobile.

L'écolier n'en fit aucun cas, car l'homme avait son statut spécial au village : on le laissait aller et venir à sa guise. Il y avait de bonnes âmes pour le nourrir, le vêtir de restes encore utilisables. Et comme la commune lui versait une petite pension, il disposait même de monnaie pour ses plaisirs de bonbons et de chewing-gum qu'il avalait. Une vie tranquille, en somme, dans son ancre des Bois, que des paroissiennes compétentes et portées sur l'hygiène allaient parfois nettoyer à grande eau javellisée. "Il fout la paix, on lui fout la paix aussi" avait décidé le maire en son infinie sagacité. Car les - toujours - bonnes âmes avaient émis l'idée de confier Bigou à quelque institut bien aseptisé, spécialisé et clos de murs.

"On n'enferme pas le vent, ni les moineaux de la colline" avait décidé la voix populaire en son unanimité.

- J'ai fait un bouquet aussi ! annonça l'idiot s'approchant de Fernand, brusquement, à son habitude. Il tenait une grosse poignée de têtes de fleurs serrées dans sa main malhabile.

- Pas comme ça ! protesta le petit, tu leur laisses la queue. Tu coupes là !

- Par terre ?

- Ouais, par terre. C'est vrai que t'es con, gros !

D'ordinaire, Fernand usait d'une grande politesse envers les grandes personnes ; non que ce fût réellement dans sa nature, mais il avait constaté que c'était la meilleure façon de vivre en paix ; on n'embête pas trop les enfants bien éduqués.

Mais avec Bigou, il pouvait s'offrir le luxe d'une familiarité franche et même rude d'entre écoliers. Ses parents ayant toujours dit que l'idiot, alors âgé de vingt-huit ans, n'atteindrait jamais la maturité. "Il restera gamin toute sa vie".

Pour l'heure, tout entier à ce travail pour lui difficile, il essayait de lier ses fleurs. Il les étranglait, arrachait les pétales, grognait et tirait la langue.

- Casse-toi d'ici Bigou ! Tu m'emmerdes et tu ne fais rien de bon !

Docile mais marmonnant des protestations incompréhensibles, il s'éloignait un peu, s'asseyait à proximité pour regarder sans déranger.

On le chassait souvent, mais il savait se rendre invisible, son seul art.

Marie-Rose avait utilisé les trois vases - dont un sérieusement ébréché - des pots de confiture vides et même des ustensiles incongrus pour orner sa classe des nombreux bouquets

apportés par les élèves, chacun d'eux désirant voir ses fleurs appréciées, mises bien en évidence. Des églantines s'épanouissaient dans une boîte de lait Guigoz, d'humbles fleurettes sans identité bien définie débordaient des pots de yaourt, voisinant avec des verres à bière pleins de coquelicots et d'oeillets sauvages. Fernand avançait une lippe dépréciatrice... tout ça serait fané demain ; c'est pourquoi lui, en homme pratique et prévoyant, s'en tenait aux seules marguerites.

"Ca, au moins, ça tient le coup !"

L'année scolaire avait mal commencé pour Marie-Rose, la jeune institutrice. Le travail l'avait sans doute préservée d'une grave déprime occasionnée par son premier grand chagrin d'amour. L'élue de son cœur l'avait abandonnée pour un "plus riche parti", elle se trouvait la plus laide, la plus triste et la plus déshéritée des enseignantes de campagne. Elle s'était jetée sur la pédagogie comme sur une bouée de sauvetage qui permet d'oublier les peines de cœur.

Après beaucoup de larmes et le regret des bons moments passés avec ce Jean-Marie félon, elle ne pensait plus qu'à sa trahison et maintenant elle le maudissait, maudissait sa descendance jusqu'à sa treizième génération suivant un célèbre exemple historique.

De jeunes collègues d'autres communes passaient parfois la voir, essayaient - en vain - de lui proposer des sorties sympa, des veillées amicales.

"Tu es en train de virer vieille instit' revêche", l'avertissait-on.

Marie-Rose le craignait aussi, désolée mais incapable de réagir. Pour l'instant.

Elle portait un regard résolument sévère sur les hommes, tous les hommes à l'exception de son papa et de son frère Roger, les jugeant menteurs, retors, incultes, rapiats, cupides, lâches, hypocrites, sournois, alcooliques, machos, despotes, libidineux - et encore des etc. C'est te dire, lecteur, si sa déception avait été profonde.

Un beau matin, en ouvrant la porte de l'école, Marie-Rose eut la surprise de constater que quelqu'un avait couvert pendant la nuit la cour de récréation de fleurs multicolores.

Un véritable tapis !

"Qui a fait ça ?" demanda-t-elle aux enfants apparemment aussi surpris qu'elle, interdits, n'osant pas marcher sur ces corolles répandues.

Avant la fin de la matinée, Marie-Rose avait acquis la certitude qu'aucun des élèves n'avait pu accomplir un tel exploit, à moins d'y avoir passé la nuit, explication difficile à concevoir.

Des jours passaient, apportant chacun sa moisson fleurie ; par brassées énormes serrées comme des bottes de foin, par petits bouquets ronds ou carrément jetés par terre, sans souci de présentation.

Tant de constance dans l'anonymat agaçait et intriguait Marie-Rose. D'accord, il s'agissait d'une farce, mais elle s'étirait, devenait franchement pesante. Un aussi long silence a toujours quelque chose d'inquiétant.

L'école, construite légèrement à l'écart du bourg, isolée par sa grande cour avec la rangée de cabinets d'un côté, le préau de l'autre, le tas de bois plus loin avait un aspect peu rassurant la nuit sous l'éclairage froid d'une lampe au néon.

Suivit une semaine de bouquets plus étranges encore, somptueux. Roses thé, roses rouges, lis, glaïeuls, orchidées. Le farceur avait renoncé aux fleurs champêtres.

Informés par les enfants, les parents avaient mis le petit monde sous haute surveillance. On ne sait jamais ce qui leur trotte dans la tête, surtout les grands du certif' capables de "tomber" amoureux d'une jeune maîtresse. Fernand, lui-même, malgré ses dix ans bien fluets, fut assez sérieusement cuisiné par sa maman : "Dis donc, le fleuriste-renifleur, ça ne serait pas toi qui ?..."

Mais dès l'apparition des "fleurs achetées", les soupçons tombèrent d'eux-mêmes. On ne trouvait pas de fleurs comme celles-là au village. Pas en cette saison.

Mais qui ? Marie-Rose affirmait que, jamais couchée avant onze heures, elle inspectait soigneusement - prudemment aussi, par la fenêtre de l'étage - les alentours de l'école. Et à sept heures, lorsqu'elle se levait, les fleurs étaient là. On ne pouvait pourtant pas organiser une garde de nuit !...

- Ecoutez, Mademoiselle, puisque vous avez peur, venez donc coucher chez nous, proposa madame Défradas, l'épicière-bistrote du bourg.

Marie-Rose accepta l'offre avec empressement. La petite chambre située juste au-dessus de la salle du café était pour elle comme un heureux refuge.

D'en bas où les vieillards menaient grand tapage à la belote ou à la politique montaient des rires et des coups de gueule.

Tout, plutôt que la solitude silencieuse de la classe désertée la nuit avec la certitude d'une présence rôdeuse aux intentions imprévisibles. Jamais vacarme ne fut mieux apprécié !

Ici, Marie-Rose émergeait peu à peu de son marasme. La vie bouillonnait autour d'elle avec une constance rassurante, elle se secouait enfin, s'attardait devant la glace, pétrifiée par son aspect vieillot et maladif, le teint terreux, les yeux cernés, le cheveu triste. Bref une bobine de constipation chronique en dissonance complète avec son âge et avec le doux printemps.

Macérée dans son chagrin et le seul dérivatif du travail, elle s'éveillait en somme d'un long cauchemar où l'isolement-boulot l'avait enfermée.

Elle s'aperçut ensuite qu'elle n'avait pas songé à rechercher dans la penderie des vêtements plus légers, constata qu'elle n'avait vraiment rien à se mettre et décida de se rendre présentable dans la meilleure boutique du coin.

Ce qui indique, à l'évidence, que l'institut' était définitivement guérie de ses peines de cœur.

Le mystère des fleurs demeurait pourtant : il y eut même des fiancés qui se brouillèrent entre eux.

- C'est toi, l'amoureux transi de la demoiselle ! accusaient les jalouses.

Pendant ce temps, à l'église, on s'agitait : les deux dames préposées à la beauté du culte comprirent ensemble qu'un voleur s'était emparé des corbeilles de prix héritées suite à un mariage élégant. Chacune avait inculpé l'autre en un premier temps. Marceline, qui veillait sur la disposition des bouquets, avait constaté la disparition des deux plus imposants, véritables chefs-d'oeuvre de l'art floral.

- Cette bougresse de Toinette aurait-elle déjà jeté les fleurs fraîches encore hier ? Quelle maniaque !

De son côté Toinette, balai et torchons sous le bras, remarqua la même absence :

- La Marceline a enlevé les deux plus belles corbeilles encore jolies à voir ! Quelle maniaque !

Naturellement, l'enquête qui s'ensuivit conclut au vol pur et simple. Ce fut la consternation... On n'avait jamais eu, ici, de "drôle de paroissien", eh oui, ma bonne dame ! Le monde moderne ne respecte rien ! De mon temps, on volait et on assassinait bien sûr ! Mais jamais dans une église !

Il restait juste dix jours avant les grandes vacances. Le séjour de Marie-Rose chez Défradas se prolongea jusqu'à la fin. Elle annonça aux élèves et à la gentille épicière qu'elle allait être nommée ailleurs, plus près de sa famille. Ce qui lui valut une journée d'adieux très touchante en présence du maire et de tout son conseil, des élèves et leurs mamans au grand complet. Il y eut un discours, des remerciements et même quelques larmes furtives des dames groupées en chœur antique. Des cadeaux aussi, mais pas une seule fleur ! L'instit' en avait eu son compte !

Elle remercia comme il se doit, désormais libre d'ignorer le fleuriste anonyme et débarrassée des angoisses sentimentales.

Ce fut une belle journée...

*
* *

Sur le chemin du retour, Fernand montra à sa maman le pré, maintenant rasé, où il moissonnait ses marguerites.

- T'es content, hein ? Maintenant tu vas respirer à fond pendant deux bons mois.

- Vouï.

- J'espère que tu en prendras l'habitude pour l'an prochain. Rien de plus malsain que l'étouffement.

L'heure était à la détente et à la plaisanterie. La maman, heureuse des bons résultats scolaires de son fils, rigolait enfin de son étrangeté respiratoire. Un passage au CM2 sans encombre et sans conditions de devoirs de vacances imposés la portait à l'indulgence.

Côte à côte, ils gravissaient la pente comme deux copains. Ils s'arrêtèrent pour un instant de repos.

- Ca ne fait rien, dit la mère songeuse, j'aurais bien voulu savoir, pour les fleurs. Qui les apportait à l'école ? Tu n'as pas une idée, toi ?

- Si.

- Comment, tu le sais, toi ?

- Bien sûr, m'man !

- Et pourquoi tu ne l'as jamais dit, petit imbécile ?

- Parce que personne me l'a demandé.

- Qu'est-ce que tu oses dire ! Je ne te l'ai pas demandé, moi ?

- M'man, tu m'as demandé si c'était moi, tu m'as pas demandé qui d'autre !

- Mais bougre d'âne, toute la commune était en émoi ! Tu savais bien, qu'on cherchait le... Ah, la la ! Alors dis-moi qui, qui ?

- Ben, le Bigou, bien sûr.

- Le Bigououou ? répéta la maman au comble de l'ahurissement. Et pour l'église c'était lui ?

- Vouï.

- Ce gros machin qui boite ! Comment ça se fait, en plein bourg, que personne ne l'ait vu ?

- Fernand tira sa maman à lui pour lui parler à l'oreille : "Il se rend invisible quand il veut. Il me l'a dit."

Elle tomba assise dans l'herbe :

- Mon pauvre petit, il est temps qu'on enferme le Bigou ! Sa connerie m'a l'air contagieuse !

- Si on l'enferme, il deviendra invisible et il s'échappera.

- Ne dis pas n'importe quoi, Fernand ! C'est comme toi et tes huit heures sans respirer !

Les grandes personnes ne comprendront jamais rien à rien, se dit l'écolier découragé.

Mais sa mère revient aux questions :

- Et tes copains, ils savaient, eux ?

- J'suis pas un cafteur, moi, assura-t-il plein de dignité, et si le Bigou voulait se marier avec la maîtresse, ça me regardait pas.

- Il t'a dit ça aussi ?

- Voui. Mais à elle, il a pas osé.

- Eh bé... dit donc ! dis donc !... Ecoute, il vaut mieux ne jamais le répéter, d'accord ?

- Voui.

- Laissons le Bigou tranquille. Mais toi, tu n'iras plus aux marguerites promis ?

- Voui, m'man, répond Fernand dans un soupir, toutes facultés respiratoires retrouvées.

Haute coiffure

Curieusement, je constate que les écoles et les écoliers dont je narre les exploits ont un petit air désuet. C'est que, selon l'expression usuelle, "la vie a changé en trente ans, plus qu'en trois siècles".

En mieux ? En moins bien ? Dieu me garde de juger, de prendre parti. Je choisis l'objectivité.

Ce préambule que - je crois astucieux - pour vous ramener un peu en arrière, vous replacer dans le contexte-charnière origine des modifications galopantes qui ne cessent d'éberluer les uns et d'enchanter les autres.

C'était avant l'invention de l'Enfant-Roi-Consommateur juteux et porteur encore d'un tablier protecteur de ses précieux vêtements. Le virage s'amorçait pourtant déjà avec Antoine, un chanteur de micro (comme l'on dit chanteur d'opéra) recyclé depuis dans la navigation solitaire, activité sans doute moins fatigante que le show-bizz et son "univers impitoyable".

Avec un seul disque et par sa seule bonne apparence (!) il a su imposer les chemises fleuries et les cheveux longs aux garçons.

Naturellement, les "ado", déjà indomptables se jetèrent à corps perdu dans l'imitation de l'idole. Et encore plus naturellement, les petits de la primaire voulurent ressembler aux grands.

Jusqu'au début de ce récit, la victoire anti-perruque resta aux parents opposés à cette mutation déconcertante pour eux.

Mais il y eut des luttes, et lorsqu' une maman annonçait à son fils "jeudi, je t'emmènerai chez le coiffeur", on déployait toutes les tactiques de la résistance passive :

- Jeudi ? Mais vendredi j'ai une interro écrite ; je dois la préparer.
- J'ai une compétition de basket- de foot - de caté - etc.

Cependant, il arrive toujours, le moment où les prétextes s'effondrent, les excuses s'évaporent ; les parents deviennent soupçonneux et l'apprenti hyppie doit se soumettre. Adieu les boucles de pâte grec !...

Je l'ai dit, les parents gagnaient encore. Pas pour très longtemps. C'était comme un sursis de l'autorité ; en attendant, le jeune garçon subissait le coiffeur, ses mains froides, ses ciseaux ravageurs et son zèle intempestif, servile à obéir à la mère : "Mais oui, Monsieur ! Allez-y Encore plus courts !"

Il y eut pourtant - au moins - deux exceptions. Dans la classe unique de leur village, les frères Picard décidèrent de se laisser pousser "la bourre" - comme ils disaient. Assez vite, car ça poussait bien, une tignasse hirsute, épaisse et inculte recouvrit le crâne de Jean-Paul Picard et celui de son frère Nono. Le troisième frère, retour d'un séjour en maison de convalescence venait de subir le traitement d'un coiffeur et portait sa nuque rasée d'un air penaud, envieus des autres, en secret.

Distraction ou lassitude des parents, ou suprême astuce des enfants qui, à la salive, collaient leurs mèches folles derrière les oreilles quand un adulte les regardait ? Le fait est que, eux, élèves doués, éprouvaient des difficultés pour écrire, gênés par des franges en broussaille qui leur entraient dans les yeux

La maîtresse, excédée et informée des tendances capillaires des garçons, partit à l'attaque des modes peu esthétiques - et surtout peu hygiéniques commençantes. (C'était avant la vague déferlante des poux).

"Sachez que le port d'une longue chevelure exige un shampoing quotidien, des soins constants et la surveillance active d'un coiffeur compétent". Un tableau dissuasif (espérait-elle) pour ces nouveaux émules d'Absalon.

Elle en fit le thème d'une des "leçons de morale" quotidiennes qui dispensaient leurs préceptes de 8 h 30 à 8 h 45 dans toutes les écoles de France, mais qui s'en souvient ?

La maîtresse écrivit la phrase à copier sous la date du jour. Pour celle-ci, la signature des parents était demandée : peut-être ferait-elle "tilt" dans la tête des parents Picard ?

Au cas où il s'agirait d'un simple oubli...

Les parents signèrent comme les autres, las ! aucun résultat visible ne s'en suivit.

Nono et Jean-Paul furent baptisés, comme on pouvait s'y attendre "les poilus".

"Tout ça parce que vous êtes jaloux !" répondaient-ils. Et c'était vrai, le pire !

Et leurs têtes offrirent de plus en plus l'aspect des toques démesurément hautes et hérissées des "guards" de la reine d'Angleterre.

Ça devenait une sorte de provocation assez ennuyeuse pour l'autorité de la maîtresse.

Elle repiqua avec une nouvelle note adressée cette fois aux seuls Picard "les cheveux en désordre sur les yeux constituent une gêne susceptible de compromettre les résultats scolaires".

Toujours rien.

- Mais vous avez dit à votre maman que vous deviez vous couper les cheveux
- Voui, m'dame.
- Et qu'a-t-elle dit ?
- Elle a dit voui.
- Oui ? mais quand ?
- Quand le voisin qui a une voiture nous emmènera en ville où qu'y a un coiffeur.

Ce qui permit de jouer les prolongations un mois de plus ; un mois au cours duquel, les autres élèves se muèrent en spectateurs intéressés devant ce bras de fer d'un genre inédit.

Dans le petit monde de la classe, les Picard passaient pour des caïds, chefs incontestés des jeux et des farces pendant la récré. La maîtresse n'avait aucune envie de laisser cette autorité s'infiltrer dans la classe... le métier était dur, parfois ! (et maintenant, il paraît qu'il l'est tout le temps).

- Ecoutez, les Picard, et regardez cet objet.
- C'est un peigne ?
- Un peigne-rasoir ! Acheté tout exprès pour vous ! Si vous revenez vendredi avec vos perruques, je vous tondrai moi-même. Et attention ! Je vous assure que je n'ai jamais fait ça de ma vie.

- Voui, m'dame, murmura Nono, docile en apparence mais probablement sceptique.
- Vous le direz à votre maman ?
- On lui a déjà dit, m'dame, objecta Jean-Paul.
- Plusieurs fois ! renchérit Nono.

Le plus jeune, à qui une tête présentable assurait l'impunité et donc une confortable paix de l'esprit, se permit même un mince sourire plein d'ironie.

Le vendredi matin, les Picard avaient un léger retard. La maîtresse se prit à espérer : ils allaient arriver, coiffés impeccable.

Hélas, rien n'avait changé, ce qui provoqua un petit frisson très désagréable dans son dos. Il ne leur manquait pas un millimètre de poils ! Il allait falloir s'exécuter au risque de les écorcher tout vifs ; mais, c'est bien connu, un enseignant digne de ce nom tient toujours ses engagements. Le peigne, posé bien en vue sur le bureau, à côté du registre d'appel, brillait comme une arme dangereuse.

Au vrai, elle n'avait pas pensé devoir l'utiliser : quel entêtement, ces gamins ! Quelle inertie, leurs parents ! N'auraient-ils pas pu faire le travail eux-mêmes ?

Bref, ce fut une journée pénible, maîtresse intérieurement consternée, élèves dévorés par la curiosité bouillonnant d'impatience, en un mot, absents de leur travail.

L'interclasse de midi offrit sa coupure stabilisante pour les élèves, une mince lueur d'espoir pour la maîtresse : s'ils revenaient bien coiffés, tout à l'heure ?

Naturellement, il s'agissait d'une utopie ; comment auraient-ils pu, à l'heure du déjeuner ?

A 16 h 30 pile, la maîtresse donna le signal de départ. Les trois Picard se groupèrent autour de son bureau et un nommé Michel, plus curieux que ses camarades demanda : "Est-ce que je peux rester pour voir, madame ?"

- Tu te crois au cirque ? Allez, file !!

Immédiatement après, un accès d'espoir - et de lâcheté - secoua la maîtresse avant l'exécution.

- Il faut vous laver la tête, d'abord. A moins que votre maman n'ait promis de...

- Non ! jette Nono d'un air déterminé

- Non, répètent les deux autres en chœur.

- Bien. Dans ce cas...

En réalité, elle espérait encore un "bon" mouvement des garçons ; je ne sais pas comment, mais ils pouvaient encore rendre la tâche impossible ; s'ils criaient, s'il se débattaient, s'ils refusaient le soin. Elle aurait ainsi l'occasion de les ramener chez eux en voiture, de s'expliquer avec leur mère à qui elle déléguerait sa mission avec le fichu peigne-rasoir.

Mais c'est la démission qu'ils rendaient impossible ! Ils attendaient, paisibles, détendus, avec la tranquillité goguenarde de ceux qui n'ont rien à redouter ; que la situation même divertit plutôt... Un vrai défi !

N'importe quel maître d'école vous l'affirmera : on a souvent besoin de laver les mains, voire les oreilles dans cette profession. Mais qui a transformé sa classe en salon de coiffure ? Je pense qu'il s'agit d'un cas rare sinon unique.

Et comme il fallait en finir, la maîtresse se jeta vaillamment à l'eau mousseuse puis au rasoir. Des minutes angoissantes car Nono avait vraiment le crin raide.

En fin d'opération, oh surprise, un front bombé apparut, puis des yeux de velours et de malice étonnèrent l'apprentie coiffeuse.

- Mais dis donc, tu sais que tu es beau, hors de ta tignasse ?

- Oui, prononça-t-il d'un ton placide tout de modeste satisfaction.

Une belle assurance habitait la maîtresse au moment d'attaquer la toison de Jean-Paul. Les deux frères, enfin "déboisés" souriaient à leur image toute neuve dans une glace de poche.

- Ça me va bien, convint Nono.

Jean-Paul montra sa pleine satisfaction en se souriant d'une oreille à l'autre.

- Moi je voudrais aussi, demanda le plus jeune, encouragé par la mine réjouie de ses frères.

La maîtresse ayant retrouvé bonne humeur et optimisme, le repoussa avec douceur.

- Mais non, Bruno, tu n'as pas besoin de coupe, toi. Tu as les cheveux assez courts.

Bruno semblait, pour le plaisir, désirer le traitement de ses frères, quitte à en sortir la boule à zéro !

Bientôt ils repartaient, cartable au dos, en direction de leur hameau.

Le samedi matin, ils furent accueillis par une "m'dame" pas tout à fait à l'aise (de quoi te mêles-tu, l'Instit' ?)

- Alors, les tondus, qu'a-t-elle dit, cette maman ? Elle vous a reconnus au moins ?

- A peine, m'dame, sourit Nono, très homme du monde.

Mais Bruno mourait d'envie de cafter.

- Elle a gueulé, la maman.

- Comment ça, elle a gueulé ? Je ne l'avais pas assez prévenue ?

- Oui, mais c'est pas ça elle était pas contente parce que...

- Précise, s'il te plaît parce que quoi ?

- Ben, elle a dit, "c'est quand même dommage ; elle aurait pu aussi couper les cheveux du Bruno ! Pourquoi les autres et pas lui ?

Comme quoi, les parents trouvent toujours à redire...

Un péché inexpiable

- T'as tort de quitter tes sandales, Menie, dit Rachel d'un ton sévère.
 - Pourquoi ? J'aime bien marcher sur l'herbe fraîche quand il fait chaud.
 - Ouais ! Mais t'as vu tes pieds ?
 - Qu'est-ce qu'ils ont, mes pieds ?
 - Ben, ils sont sales.
 - Sales ? glapit Menie d'un air indigné, je t'apprendrai que je suis bronzée. C'est ma brunesse que tu vois pas de la crasse ! Mais ce disant, elle enfilait prestement ses chaussures, offusquée mais prudente.

L'après-midi avait pourtant commencé sur un mode plaisant. Deux filles de treize ans assises sur un tronc d'arbre renversé entre un bosquet de pins et des tonnes de foin odorant... Un bavardage de pleines vacances au soleil, quoi de plus agréable ? Et voilà que Rachel venait tout gâcher avec ses histoires de péché et de pieds sales.

Lors de son arrivée au village, juste à un mois d'ici, Menie ignorait tout de la religion - et donc du péché - n'ayant reçu qu'un baptême obligatoire dans la maternité de sa naissance. Un scandale intolérable pour madame Maussac chez qui l'assistance publique l'avait placée.

Elle venait de la ville, d'un de ces quartiers dits "défavorisés". Très vite, elle devint l'objet d'un pieux complot dirigé par madame Maussac avec la collaboration des nouvelles copines de par là, ravies de se lancer dans l'éducation religieuse accélérée de Menie qui devait rattraper sept ans (!) de catéchisme.

Et c'est ainsi que les prières, les commandements de Dieu, de l'Eglise, plus ceux d'un milieu particulièrement bien-pensant, étaient assénés en bloc, sans virgule et sans respirer sur la tête de Menie, consentante et docile, un peu ahurie, toutefois.

Elle connaissait, bien sûr, l'existence d'une religion (sa mère bouffait volontiers du curé). Cependant pour elle, les pratiques religieuses étaient réservées aux "riches" habitants d'autres rues, assez proches de son îlot insalubre mais s'en tenant soigneusement à distance... C'était comme une autre planète où, chaque année au printemps, de petites communiantes très belles en aube et voile brodé circulaient en ville entourées de leur famille endimanchée à outrance.

Cette aristocratie populacière de boutiquiers rubiconds et de pâles commis de bureau envoyait ses enfants au catéchisme et leur interdisait formellement tout contact avec les petits loqueteux des Batignolles.

Menie les dévorait des yeux, les admirait pour leur élégance, les enviait et leur vouait une haine farouche d'enfant de la République et des crassiers.

Et voilà qu'ici, au village, on lui donnait la possibilité de faire partie de la caste privilégiée des "gens qui vont à la messe !"

Evidemment, elle n'aurait ni aube ni voile ; elle avait passé l'âge ; Menie avait reçu très jeune l'habitude de ne rien exiger. Simplement pour elle, le fait d'entrer dans la communauté chrétienne avait une sorte d'attrait magique : madame Maussac lui avait bien expliqué.

Cependant, il lui arrivait de, comme on dit, ruer dans les brancards. Rachel avait le zèle apostolique intransigeant et la remarque acide. Et cette fois, Menie avait envie de se mettre en colère.

- Que merde ! se disait-elle, elle me gonfle ! Les pieds sales, un péché ! Et les mineurs de mon quartier qui rentrent chaque soir noirs de partout ! Ils iront en enfer rien que pour ça ? Vachement arbitraire, sa religion, alors !

Mais elle se taisait en raison de l'exaspérante habileté de Rachel pour la culpabiliser... Et pour présenter à sa guise leurs menues querelles aux Autorités. Elle redoutait avant tout d'être renvoyée dans son quartier.

Un coin de rue noir, lépreux, puant, officiellement promis au pic du démolisseur (mais quand ?) des trottoirs défoncés émergeant par blocs d'une glaise charbonneuse, entre un rebut de bâtisses abandonnées depuis la guerre et le bombardement, et le haut mur jouxtant la voie ferrée, c'était ça, l'univers de Menie, sorte de piège d'où on ne pouvait s'évader. C'est pourquoi les maisons propres du hameau, les treilles, les potagers nets et même les touffes de genêt l'enchantaient.

Certaines filles du village se moquaient :

- Tu fais ta Parisienne aux champs, la grande dame des villes, hein ? T'as jamais rien vu, hein ? Pourtant, y'a des espaces verts, à Saint-Etienne ! Des squares, des parcs !

- Oui, mais loin de chez moi ! Tu te vois, toi, faire des kilomètres un jumeau pendu à chaque bras ? Plus mon autre frère, le Mathieu, ç'ui qui se sauve à tout moment ! Chouette, la promenade !

*

* *

Aussi loin que remontent ses souvenirs, Menie a assumé la responsabilité de ses frères plus jeunes. Toute la journée, elle lavait, torchait, nettoyait, trottait jusqu'au magasin d'alimentation générale du quartier pour les repas... et jamais le moindre encouragement, compliment de sa mère : "Moi, j'ai été élevée à la dure ! T'as trois gosses à t'occuper, t'as du pot ! A ton âge j'en avais sept ! aux basques !"

Veuve dès avant la naissance des jumeaux, elle travaillait en usine et se vantait très fort de rien demander à personne pour faire vivre les mômes. Vertueuse et acariâtre, elle trouvait normal - sans plus - l'aide qu'apportait Menie au ménage et aux soins à donner aux petits.

Lors du décès du père, quelques dames charitables envoyées de la paroisse, offrirent leurs services à la famille éprouvée. En vain, car la mère les mit à la porte en déclarant qu'elle avait simplement besoin de sous et pas de jérémiades.

- Pour les *oremus*, vous repasserez, avait-elle ajouté, agressive.

Tant et si bien que l'enfance écrasée de travail de Menie s'écoula quatre ans durant dans l'indifférence générale. On ne met pas le nez dans les affaires d'une femme aussi ombrageuse !

Lorsque Mathieu atteignit ses huit ans, il se mit à renâcler il refusait, petit macho débutant, d'obéir à une fille. Il séchait l'école, (il y allait encore, lui !) pour traîner dans les rues, chaparder dans les étalages, se bagarrer à l'occasion.

- Tu sais pas te faire écouter, répondait la mère aux plaintes de sa fille, prends une trique, bon dieu !

Elle avait délégué son autorité fouettarde à Menie ; celle-ci n'avait qu'à l'utiliser.

Le jour où par jeu ou par vengeance, le gamin mit le feu à l'appartement et l'immeuble vétuste en danger de flamber de haut en bas, un émoi bien légitime s'empara des locataires immédiats avec une vague d'indignation apitoyée en faveur de Menie.

Une petite qui avait quitté l'école à neuf ans en dépit des lois sacrées de la République, qui élevait Dieu sait comment deux jumeaux braillards et difficiles, subissait les brimades d'une mère sèche et intransigeante sans un instant de répit, et maintenant, un frère pyromane ! C'était excessif, même pour l'impasse Loucheur. On est au vingtième siècle, que diable ! Pure bonté d'âme si on ne les avait pas dénoncés avant ! Bref, il fallait faire quelque chose. On fit.

On alerta par écrit les autorités, les élus, les munis de prestige : le maire de la ville, le curé de la paroisse, l'inspecteur primaire, le capitaine des pompiers et même le général de Gaulle.

Les intrépides épistoliers, mûs par le noble sentiment de combattre l'injustice finirent par triompher : la garde des enfants fut retirée à la mère et Menie se retrouva chez madame Maussac, une rentière sans enfant heureuse de l'accueillir.

Les premières vacances en plein air de sa vie ! Une chambre pour elle toute seule ! Finies, les acrobaties pour s'habiller, les attentes (que les gosses dorment) pour se laver, pour concilier les courses à faire et la garde des petits !

Elle s'appliquait maintenant à oublier tout ça. Les frères enfin placés en de bonnes mains, elle n'éprouvait aucun regret. En réalité, elle prenait le temps de penser à elle... Elle se découvrait et, modeste à part, se trouvait plutôt sympa.

Menie aimait sincèrement la campagne ; je veux dire par là que, longtemps après le "retour à la terre prôné par Vichy et avant l'écolomania baba-cool, elle l'aimait en dehors des lois et décrets en vigueur, en dehors des modes.

Il lui arrivait de se lever aux aurores en catimini pour la contempler loin des témoins curieux ou sarcastiques.

De sa fenêtre, elle assistait au réveil de la nature et de ses habitants, hommes et animaux. Une à une, des lampes s'éclairaient. Tout près d'elle, dans le jardin, des oiseaux piaillaient comme pour appeler les copains paresseux et la clarté envahissait le ciel révélant en ombre chinoise la pointe des sapins. "On se croirait dans un film" soupirait Menie.

Puis la ligne d'horizon prenait une netteté de gravure, la rosée disparaissait par vagues sous la caresse du vent tiède. Menie se délectait de cette poésie potagère.

Ces idées, souvenirs, remuaient dans sa tête face à Rachel silencieuse aussi. J'ai laissé les deux filles et le tronc d'arbre pour décrire Menie et la première enfance de Menie. En fait les deux filles boudaient : "Tu fais la gueule, moi aussi !"

Un de ces instants où la nouvelle convertie avait des envies difficiles à réprimer ; marre de répondre amen à tout. Elle commençait à en savoir autant que les copines ; par moment, il lui semblait qu'on la faisait marcher, une impression très désagréable. Et zut ! elle n'allait pas se laisser emmerder par leurs principes punitifs, et cette manie de voir le péché partout. Elle ressassait les mineurs et les pieds sales...

Peut-on affirmer que les saints apôtres se baignaient ?

- Dis-moi, Rachel, est-ce que c'est un péché de pas se laver ?

Stricte en matière de religion mais honnête, Rachel réfléchit avant de répondre : J'suis pas sûre pour ça, mais tu as menti. Et ça, c'est un vrai gros péché.

- J'ai peur, tu sais ? Peur de ne jamais comprendre le... la...

- Faut pas chercher à comprendre ! Tu veux communier, oui ou non ? T'as juste à répondre aux questions du caté et à savoir tes prières. Et si vraiment tu refuses de te laver les pieds, personne n'a à y voir.

Sauf peut-être madame Maussac, à cause de l'odeur.

Embellies et tempêtes mises à part, la conversion de Menie se déroulait normalement malgré les gaffes inévitables des copines. Celles-ci entretenaient avec Dieu et ses saints des relations vénales faites de chantage et de promesses fallacieuses. Telle était la conclusion de l'aspirante chrétienne.

Le 14 août, veille de l'Assomption, tous les jeunes allaient à confesse. Le curé s'était montré satisfait des connaissances de Menie, digne désormais de recevoir les sacrements. Il lui adressa même des félicitations pour son application et pour sa bonne volonté.

- Et ce soir, mon enfant, au cabanon ! Avec les autres.

C'était un prêtre moderne porté sur l'argot et sur les formules lapidaires .

Légèrement prise de trac, Menie entra au "cabanon" pour se confesser. Et là, cinq minutes plus tard, le drame ! Au lieu de rejoindre les copines agenouillées sur le banc pour les trois Pater-trois Ave de rigueur, Menie quitta l'église au pas de course, le visage défait, les yeux noyés de larmes.

Ce qui donna le signal de départ à deux rangées de pénitentes rompues aux variations de vitesse en matière d'oraison. Apparemment plongées dans la prière, elles gardaient un oeil attentif et scrutateur "pour voir l'effet d'un sacrement sur une supposée mécréante".

Comme il était à prévoir, Menie avait trouvé refuge dans le coin secret des filles, un châtaignier inculte dont les branches tombant jusqu'au sol les isolaient du monde lors de séances secrètes comme les jeunes aiment à en organiser.

- Mais qu'est-ce qui t'a pris de te sauver comme ça ? s'inquiétaient les amies, partagées entre la crainte et l'espoir de quelque monstruosité sur la conscience de Menie.

- T'as pas fait ta pénitence, observait l'une.

- T'as fait quoi, comme péché ? interrogeait une autre.

- Je sais ! C'est horrible ; elle a tué quelqu'un ! Qui ? - Qui ?

- Tué personne, parvint à articuler Menie entre deux spasmes ; arrêtez vos conneries, on n'est pas dans un film de cow-boys !

Il y eut un court retour à la raison et au silence que rompit Menie après une nouvelle série de reniflements : "J'ai tué personne ! Pas la peine de poser des questions idiotes ! Mais j'ai... oui... Volé-é-é. Et j'peux pas "y" rendre! J'suis damnée !..."

On entourait Menie, lui tapotait le dos, toute la bande curieuse ou secourable ou les deux à la fois.

- Quoi qu'on ait volé, décréta Rachel, on peut toujours rendre.

- Impossible ! Ecoutez: quand je suis arrivée ici, j'avais encore de mauvaises habitudes et j'ai piqué quelque chose à madame Maussac.

- QUOI ??? s'écria un chœur de voix scandalisées. Après tout ce qu'elle a fait pour toi !

- C'était avant qu'elle fasse, plaيدا Menie retrouvant une sorte de logique ; le premier ou le deuxième jour.

Mais les copines la fixaient d'un oeil sévère : voler une sainte femme comme madame Maussac revêtait un caractère de particulière gravité.

C'est là que, emportée par la grâce du sacrement fraîchement reçu, Rachel s'avança les deux mains tendues :

"Je veux t'aider à expier ton péché ! Tu pourras rendre ce que tu as pris. Je te donnerai ce qu'il y a dans ma tirelire, et même "ça" de la fête des mères.

- Ouais, ta tirelire ! Et elle contient beaucoup de saucisses, ta tirelire ?

Une saucisse... Les péchés étaient tout neufs dans la conscience - nouveau-née aussi - de la jeune convertie.

Avant, elle avait succombé à l'attrait d'un plat débordant de tentations fumantes, dorées à point et en si grand nombre que l'absence d'une passerait inaperçue. Bien réfléchi, il s'agissait d'une simple avance sur le prochain repas. Ce que les filles s'empressèrent de lui expliquer.

Les questions hâtives du confesseur (encore vingt pénitentes à entendre !), avaient creusé le malentendu.

A la question "avez-vous pris un objet de valeur propre à léser gravement votre prochain ?" Menie avait répondu non, en toute sincérité. - Alors, mon enfant, je vous donne l'absolution. Cependant, il vous faut restituer. Allez en paix et priez pour moi.

- Il me fout dehors, avait conclu Menie....

Emouvante Menie !... Il faudrait toute son histoire, en une sorte de fresque sociale, pour raconter bien à fond ses diversités. A treize ans, ses sensations dépassaient son instruction. C'est pourquoi elles restaient imprécises. Elle s'est rattrapée plus tard.

Ces mots pour te rassurer, Lecteur.

La drôle de gym de la classe unique

La classe unique accueille les enfants des hameaux éloignés , de six à onze ans et plus, en cas de dérapages ou de redoublements.

Là, un seul enseignant doit :

- apprendre à lire aux élèves du C.P. ;
- inculquer aux C.E. 1 et 2 les premières notions de grammaire ;
- initier les C.M. 1 et 2 aux subtilités de la langue, et pour tous, mener à bien l'approche des sacro-saintes mathématiques.

Un mode d'enseignement qui tient de la virtuosité pédagogique et du marathon sportif !

Grâce à des emplois du temps un peu acrobatiques, mais bien adaptés, l'institut, passant d'une section à l'autre arrive en fin de journée fourbu mais satisfait s'il a pu boucler son programme.

La nomination en classe unique porte une curieuse particularité : va savoir pourquoi, elle intervient toujours par surprise, au dernier moment. On dit que Dieu met à l'épreuve les meilleurs de ses enfants, les Hautes Instances Académiques aussi...

Le maître débutant a rêvé d'une installation paisible, avec la vie (c'est-à-dire une semaine) devant soi pour rejoindre son poste, inventorier les manuels, vérifier l'état des lieux, s'activer à des préparations bien "ciblées" et élaborer les bienheureuses fiches - culte des inspecteurs. Mais rien n'est simple, en classe unique... Une école de montagne, ça se conquiert, de haute lutte ! Il faut d'abord découvrir le village, en général ignoré de tous. Il y aura, pour couvrir la distance, deux, voire trois changements d'autocar et un dernier parcours à pied chargé de la valise... certains doux optimistes en portent deux.

Ouf! Il arrive enfin, le bon maître ! Mais il lui reste encore le soin de trouver le maire de la commune, détenteur des clés. Pas une sinécure. Qui a dû chercher un maire-agriculteur en période de récoltes me comprend.

Les fâcheuses impressions de cette entrée en fonctions se dissipent avec l'arrivée des enfants. Sympathiques, intimidés et propres, cheveux lissés à l'extrême, fleurant bon la pomme fraîche....

Vous souvenez-vous de ces shampoings à la pomme en leur temps de règne universel ? On peut assimiler ce produit à l'un des purs chefs-d'oeuvre de l'imitation. Après les échauffements de la gymnastique, les cuirs chevelus en ébullition empliraient nos classes de vapeurs de... compote Authentique !

Le matin s'est bien passé. Les enfants se sont montrés dociles, éveillés, accoutumés à la discipline particulière des classes uniques où leçon et travail écrit alternent selon les innombrables réformes imposées par des ministres de l'Education, innombrables aussi.

Chaque section a reçu sa leçon en son heure. Travaillant dans la même salle, avec le même enseignant, les élèves ont des activités séparées, cela va sans dire... Pourquoi faut-il que cet emploi du temps si astucieux pour les répartitions des matières porte, sans distinction de classe, éducation physique dans l'après-midi ?

Les traités officiels sont clairs, précis, complets âge par âge, selon le développement musculaire, la stature, les possibilités.

Mais allez donc organiser une séance de gym adaptée à un groupe d'enfants dont le plus petit peut passer la tête haute entre les jambes du plus grand !

Tenez, regardez ce rang : un échantillonnage des stades de croissance ! De quoi décourager le plus fervent des gymnastes.

Un minimum de matériel - jeux et activités autonomes - pourrait occuper les uns pendant que le maître dirige les autres. Ici, dans un carton, il y a trois mètres d'élastique pour le saut en hauteur, deux balles à lancer, un poids de cinq kilos - souvenir de lancers musclés du temps du certif - et des pelotes de ficelle, objets probables d'anciennes confiscations.

A quoi il convient d'ajouter la corde à grimper accrochée sous le préau. A coup sûr, elle a connu Jules Ferry. A manipuler avec le tendre respect dû aux monuments historiques : bourru par endroits, filiforme à d'autres, inviolable par sa fragilité. Le maître dévoué et consciencieux se promet de l'essayer de son poids avant l'utilisation par les élèves. Mais il finit par renoncer dissuadé par son instinct de conservation.

Les exercices du type " gyrophare "

A éviter ; épuisants pour les plus jeunes. Incompatibles avec la dignité des aînés fiers de leur belle musculature dorsale et brachiale : "T'as vu mes biceps?"

La course lente autour du tilleul de la cour.

Genoux haut levés, tape du pied aux fesses, la pagaille assurée... Et les maîtres redoutent la pagaille, ah là là Par la différence des foulées la moitié de la classe va se retrouver les quatre fers en l'air. N'importe l'ordre, un grand - un petit, les grands devant - les petits derrière... On ne doit pas négliger les menues taquineries de coup de genou discret mais bien ajusté des grands. Aux reproches de l'instit, ils opposeront un air candide d'enfants inoffensifs et bien élevés.

La sortie au grand air

Les espaces s'y prêtent, l'accès aux cimes par les petits sentiers grimpants mobilise presque tout le système musculaire, les capacités respiratoires. LA SOLUTION ! rêvasse le maître naïf. Car au début il ne se doute pas de ce qu'il devra déployer de vigilance et de rapidité à compter les élèves en escalade. Il faudra quelquefois revenir en arrière saisir au vol le benjamin de la classe accroché au sommet d'un arbre par un fond de culotte prêt à céder.

Et je passe sur les tentatives de record, les exploits de tout poil, vus à la télé. Les enfants ont un bel esprit compétitif et imitatif.

En classe unique les matelas de mousse, les portiques, les anneaux et même les modestes ballons, sont du domaine du rêve. La notion d'air pur et d'espaces nets de pollution n'occupe pas suffisamment.

Chaque médaille (en chocolat) a son revers.

Alors quoi ? Pas de gym en classe unique ?

Bien sûr que si ! Il reste la course-chrono, élève par élève, sous l'oeil attentif des copains ; les roulades dans l'herbe par temps propice, remplacées en cas de pluie par des échanges de balle sous le préau qui, Dieu merci, est encore étanche.

Le système acteurs-spectateurs pour les sauts en hauteur. Les uns assis en rond, les autres en pleine activité. A tour de rôle.

Il y a encore et surtout un conseiller spécialisé. Il accomplit des miracles ; il ne se borne pas à d'hypothétiques conseils plus ou moins réalisables. Il prend la classe en main, anime, encourage, fait feu des quatre fers, canalise les énergies avec tout son talent d'homme de terrain.

On saura se passer du matériel sophistiqué des grands groupes scolaires citadins.

En fin de séance, on retrouvera son pupitre encore haletant mais ravi, tandis que, majestueusement, se dissipera le parfum de compote.

Mais où sont les inspecteurs d'antan ?

Au moment de ces faits, on entrait peu à peu dans l'après-guerre. L'inspecteur de ce récit aurait plus de cent ans et ne ressemble aux actuels que par son acharnement à bien accomplir sa mission.

Il y avait eu les quatre ans de misère, d'horreurs et d'occupation allemande. Le pays, encore dolent, râpé, léchait ses plaies, se reprenait à vivre, à espérer et à se reconstruire.

Les euphories de la Libération, le retour des prisonniers de guerre et l'enchantement des adolescents devenus adultes entre-temps, sans compter le concours de vétérans ragaillardis par l'ambiance de liesse, avaient eu pour résultat une explosion du repeuplement imprévue par les statistiques les plus optimistes... On peut remarquer à chaque événement, grand ou petit, la surprise ahurie du bon peuple confiant en l'efficacité des savants sondages.

Là, on manquait d'écoles, de maîtres ; des plus grandes villes aux infimes hameaux, les classes regorgeaient d'élèves. Des mesures s'imposaient pour faire face à la situation.

Odette Chaumel en était à sa troisième année d'enseignement à Saint-Lupin-du-Ciboulet quand se mit à déferler cette vague de natalité galopante.

Soixante élèves dans une classe unique ! un nombre qui justifiait largement l'ouverture d'une deuxième classe, sans laquelle cette jeune institutrice se verrait forcée de refuser du monde, en contradiction avec les principes républicains et les lois sur l'enseignement laïque et obligatoire pour tous.

Ce qu'elle fit valoir en établissant la demande d'une création car, ne va pas imaginer, Ami lecteur, que, même en cet état d'urgence, les choses étaient si simples ! Le chemin, hérissé d'obstacles, de démarches fastidieuses, de documents en triple exemplaire à faire parvenir "dans les trois jours" s'étirèrent tout au long de l'année scolaire.

Mais l'argument (refus de nouvelles inscriptions) avait porté et l'Education nationale finit par émettre son avis favorable à la création sous réserve de celui de l'inspecteur primaire, sans oublier l'accord des autorités municipales de la commune - "toujours la manie des sous réserve" - grogna Odette, obligée de renoncer à une partie de fraîches vacances projetées : elle devait attendre l'inspecteur en ce mois de juillet "exceptionnellement" disait la note de service.

Il arriva enfin, le jour le plus chaud de ce mois chaud, en pleine canicule.

Monsieur l'inspecteur, le bas de son pantalon soigneusement pris dans ses pinces à vélo, chevauchait une bicyclette (très) ancien modèle, noire, maigre, le guidon dit "de promenade", si haut qu'il lui retroussait la moustache et menaçait de l'éborgner à chaque coup de pédale.

Car là comme ailleurs, le temps des restrictions, dernier cadeau empoisonné de la guerre, s'étirait sans fin. Les communications n'étaient pas redevenues normales, Saint-Lupin ne disposait d'aucune ligne régulière d'autocars et la gare S.N.C.F. se trouvait à dix kilomètres du village. On manquait d'essence et surtout de véhicules car l'industrie n'avait pas dépassé le stade de réanimation.

Il y avait encore quelques chevaux au village, bien utiles pour se rendre au marché du chef-lieu, transporter des charges lourdes. Pour les petits trajets, on circulait à pied.

On "randonne" beaucoup aujourd'hui, peu importe la distance pourvu qu'elle ne mène nulle part. On "circuite" pour la santé, pour la souplesse et pour la longue vie. Mais là, on

marchait utile, simplement pour se rendre d'un point à un autre. Ce mode de déplacement était considéré comme une obligation assez pénible et non comme la panacée du maintien "en forme".

Ce brillant exposé, Ami Lecteur, pour te situer le décor et l'ambiance, te replacer dans le contexte (tu es si jeune !) car tu ne peux, sans aide, imaginer une Autorité académique à bicyclette dans l'exercice de ses fonctions. Tu n'as pas vécu cette ère de pénuries de toute sorte.

Cependant, on n'annonçait pas une création tous les jours, et monsieur l'inspect avait tenu à donner un certain éclat cérémonieux à sa visite de bonne nouvelle. Ainsi, dans cette louable intention, avait-il revêtu son costume de gala, celui que depuis quinze ans, il réservait aux enterrements et aux remises de palmes académiques. Un homme investi de l'autorité se doit de produire le meilleur effet car, chacun le sait, un menton rasé de frais, une stricte élégance dans le costume et des chaussures bien cirées, renforcent le prestige d'une fonction.

Hélas, la chaleur, la poussière du chemin et la fatigue avaient mis à mal cette belle harmonie. De larges taches de sueur s'épalaient sous les bras et dans le dos de la veste noire, la cravate relâchée pendant un peu, la transpiration avait rendu la chemise blanche transparente ; on apercevait un tricot de corps grisâtre... Littéralement fumant de sueur, Monsieur l'inspecteur inspirait plus de commisération que de respect. Odette lui offrit une serviette de toilette, indiqua un "relax" pour se reposer quelques instants... Mais cet homme de rigueur et de discipline refusait encore de montrer sa faiblesse ; d'un geste impérial - et impérieux - il refusa l'une (la serviette) et l'autre (le relax) et se jeta immédiatement sur le travail : "nous n'avons pas de temps à perdre, Mademoiselle Chaumel !"

Elle le qualifia in petto d'homme fier et impitoyable même pour lui. Et comme elle était vraiment fâchée, elle omit de lui présenter le verre de limonade qu'elle avait prévu. Et comme aussi elle était un peu rancunière, elle se mit à l'imaginer dans une série de positions humiliantes auxquelles nul ne peut échapper. Ah, mais !

Odette dut présenter à l'inspecteur les registres d'appel faisant état de l'augmentation des effectifs, les listes d'attente, les carences en matériel ; il constata ensuite la précarité de l'installation - les "petits" du dernier rang devaient travailler sur un banc, l'ardoise sur les genoux... L'école d'autrefois dans toute sa réalité !

- Evidemment, Mademoiselle Chaumel, l'ouverture d'une nouvelle classe s'impose, conclut l'inspecteur. J'accorde volontiers mon avis favorable. Maintenant je vous prie de bien vouloir m'accompagner à la mairie.

- A la mairie ? s'étonna-t-elle.

- Bien entendu ! Nous devons rencontrer Monsieur le maire pour les détails ayant trait aux locaux, les aménagements pour la cour de récréation, les équipements de gymnastique. Tout cela concerne la commune.

Trouver le maire assis à l'attendre dans sa mairie !!! pensait Odette, trois points d'exclamation à l'appui. Mais où se croit-il, cet homme-là ?

Sans doute n'a-t-il jamais exercé son office en milieu rural, ou alors la fatigue et le soleil lui ont altéré l'esprit.

Les services de la mairie à Saint-Lupin et dans les communes de moins de mille habitants se réduisaient à des permanences strictement mesurées, intermittentes et sans date fixée à l'avance (consulter la grille de la mairie) surtout en période de travaux agricoles.

Odette dut informer son inspecteur, avec les ménagements dus à sa personnalité et à ses hautes fonctions qu'il se plantait carrément le doigt dans l'oeil en supposant que le maire tenait boutique ouverte toute la journée.

Cultivateur et vieux célibataire de son état, le "premier magistrat" du village avait bien d'autres chats à fouetter en cette saison de regain et de moissons.

Oui, elle connaissait son adresse, un hameau situé tout en haut d'une côte nommée "la grande rampiaule", à quatre kilomètres au moins d'ici ; probablement on pourrait le rencontrer chez lui vu que l'on approchait de midi, heure respectée de la Soupe.

Mais la distance, la chaleur... L'inspecteur ne la laissa pas continuer :

- Qu'à cela ne tienne, Mademoiselle ! coupa-t-il, nous irons à la grande rampiaule ! Vous avez une bicyclette ?

Elle en avait une. Elle baissait le nez, comprenant que son chef hiérarchique n'appréciait pas le peu d'enthousiasme qu'elle montrait à se rendre chez le maire. Elle n'osa pas soulever une nouvelle objection ; le vélo dans cette coursière escarpée, hérissée de ronces et de gros cailloux ne servirait qu'à ajouter aux difficultés du parcours en plein midi, au plus intense de la chaleur.

*

* *

Ils atteignirent pourtant le haut de la côte, poussant et tirant leurs bicyclettes lourdes et inutiles. Odette se sentait épuisée, le souffle coupé, le visage en feu. Zut, alors ! Elle avait souhaité dans son moment de colère, encore plus de chaleur et de fatigue à son chef. Et voilà qu'elle était exaucée mais... partageait la peine. Il lui faudrait maudire en termes plus restrictifs, à l'avenir.

Le maire, en grande tenue de travail estival, pantalon en coutil bleu et maillot de corps collé à la peau par la sueur, les reçut fort aimablement ; il quitta une casquette informe et croûteuse pour saluer, les pria d'entrer et profita de son passage dans le couloir pour rafler dans le portemanteau, une casquette plus élégante, écossaise et surmontée d'un pompon ; sans doute celle d'"aller à la messe".

L'homme était affable et se déclara très honoré de la visite de Monsieur l'inspecteur ; l'oeil pétillant de malice, il examinait ce monsieur de la ville qui avait perdu le souffle dans un parcours qu'il effectuait lui-même plusieurs fois dans la journée sans inconvénient notable. Il suait, lui, parce qu'il travaillait aux moissons.

Ca donne le droit à la fatigue ! à la soif ! à la négligence vestimentaire !

L'inspecteur et Odette s'installèrent sur le banc qui jouxtait la grande table de ferme, ravis de trouver un peu d'ombre et de fraîcheur. D'un adroit revers de coude, le maire balaya des miettes - probablement celles de son petit déjeuner - sur la table.

"Excusez-moi, Monsieur, Mademoiselle, mais un homme seul, en plein dans les travaux des champs, n'a pas de temps à consacrer aux soins du ménage ; ceci dit, on n'est pas des sauvages... sans doute avez-vous pris soif ? Puis-je vous offrir un rafraîchissement ?

- Ce s'ra pas de refus, bon dieu ! proclamaient les yeux alléchés de l'inspecteur enfin dépouillé de sa morgue, tandis que ses lèvres bien policées proféraient :

- J'aurai grand plaisir à trinquer avec vous, Monsieur le maire.

Le dit posa trois verres brumeux sur la table, puis saisit une cafetière recyclée dans le transport de vin, car teintée de rouge jusqu'au bout du versoir, et laissa seuls ses visiteurs, le temps d'aller à la cave.

"Je trouve ce maire bien sympathique, murmura l'inspecteur, et il s'exprime bien".

Odette le contemplait, sidérée : personnellement, elle n'eût jamais osé le reconforter au gros rouge.

Mais... quand tu meurs de soif, hein ?

Il y aurait eu ensuite un cliché à prendre : l'inspecteur tendant son verre à la cafetière embuée, dégustait la fraîcheur du vin aigrelet, détendu, amical, disert. Plus question de hâte ni de train à prendre.

La conversation dévia, ainsi qu'il était à craindre, sur la politique et sur "leur" guerre à tous deux, anciens de 14-18 puis sur l'image faussée du maréchal Pétain : "ce célibataire endurci, marié à soixante-quatre ans avec une divorcée, grand champion des familles nombreuses et homme sans enfant".

Odette nota au passage ces surprenantes révélations - elle n'avait aucune part dans le dialogue des deux hommes - et se promit d'en parler à une de ses tantes un peu bigote, admiratrice du Maréchal, qui parlait tout simplement de canoniser ce brave homme, ce grand patriote.

Ce récit d'Odette en fin de carrière a eu la vertu de m'aider, de me rassurer le jour où j'attendais, tous ongles rongés, ma première visite d'inspection annoncée pour le lendemain.

Un événement redoutable pour un instit' à ses débuts. L'intrusion en classe d'un être investi de toutes les foudres administratives te met l'esprit en délire, les documents préparatoires en désordre, l'intelligence en fuite, les élèves en transes, prêts à exhiber le meilleur de leurs gaffes...

Certains prétendront le contraire mais moi j'avoue : des sueurs froides, des angoisses métaphysiques, le génie pédagogique en débandade éperdue et des crampes d'estomac.

Rien d'exagéré dans cette sombre description. Et Odette, grande connaisseuse u coeur - et du mental - d'un jeune pédagogue, s'efforçait ainsi d'humaniser le très craint Inspecteur, un monsieur soumis comme les autres, aux misères de la fatigue, de la chaleur et de la soif dévorante. Un homme sévère et distingué, distant et impénétrable, mais en fin de compte, tout heureux et tout aise de boire à la cafetière dans un verre opaque.

Difficile d'imaginer un être suant et soufflant dans l'inspecteur à la tenue impeccable, tout neuf de la tête aux pieds, qui entra dans ma classe à huit heures dix, avant l'arrivée des élèves... Mais je m'efforçais de le "voir" comme Odette avait dépeint l'ancien. Ca donnait envie de rire et je pense que ça se voyait, car le rapport d'inspection portait la mention : "une classe agréable, une institutrice souriante et des élèves détendus ; un ensemble bien sympathique..." Il avait écrit SYMPATHIQUE !

Merci qui ? - Merci Odette !

La rédac'

Julien Cottier raconte :

Monsieur Roux, notre maître l'année du certif', avait sa tête avenante des jours fastes.

Un paquet de copies à la main, il attendait, sans montrer d'impatience, la fin de notre inévitable brouhaha d'installation matinale.

- Je vous ai donné un sujet assez difficile pour la rédaction (il le reconnaissait, le bougre !). Néanmoins, il y a quelques bons devoirs ; je pense surtout à celui de Maurice Cottier, remarquable de rigueur et de réalisme... Nous le lirons à haute voix, en fin d'après-midi.

Maurice, mon frère jumeau et condisciple, rougit jusqu'aux oreilles et son visage se fendit en un sourire glorieux ; il esquissa même un geste obscène derrière son bureau, à l'adresse de Gaulin qui était le champion habituel des compositions françaises.

Nous avons bien renâclé (entre nous) devant les difficultés du texte demandé, à vrai dire, assez inhabituel.

"Décrivez une personne en proie à une violente crise de colère" nous semblait bien en dehors de toutes nos possibilités narratives. Surtout, oh surtout ! on n'avait pas le droit de pimenter notre histoire par les gros mots qui vont avec une explosion de rage normale, qui "fait vrai".

- Mais M'sieur, quand les gens se fâchent très fort, ils sont pas polis ! avait objecté le grand Chaumat, une brute cubique, caïd de la classe et fin connaisseur en invectives malsonnantes. Avec son front carré, ses crins plantés à deux centimètres des sourcils et le menton projeté en avant, il donnait, même au repos, l'impression d'une dynamite prête à exploser. Le maître resta inébranlable :

- Une seule grossièreté dans la copie et c'est le zéro pointé, vu ?

Après l'étude, sur le chemin du retour à la maison, la grogne augmenta encore.

- Ca, c'est un sujet de philo, pas du certif' ! dit Gaulin, pourtant le chouchou du maître pour tout ce qui était "du français".

- Je ferai pas ma rédac' !

- Je rendrai ma feuille blanche !

- Moi aussi, na !

- Moi aussi, et je la ferai signer par mes parents, promit Morand dont le père, conseiller municipal, faisait autorité.

Chacun rentra... et se mit aussitôt au travail. On contestait. Souvent. Mais ça se passait dehors, une fois la grille d'école franchie. Et le lendemain, miracle ! on apportait le devoir, avec des excuses pour les copains.

- Ma mère m'a forcé ! assurait Chaumat, piteux. Puis tous les autres... Ah, nos mères !...

Ce soir-là, Maurice refusa, contre les habitudes établies, les détours et les jeux d'après la classe. Pressé d'aller écrire ?

- J'ai eu une bonne idée pour la rédac', m'annonça-t-il, dès que nous fumes seuls. J'te dirai.

- Ah oui ? fis-je, étonné. A vrai dire, je partageais très modérément cet entrain insolite (le français n'a jamais été la tasse de thé de mon frère). Et ses idées lumineuses...

- Mais oui, bande de cons, toi et les autres ! Y'a un moyen de décrire la colère sans gros mots

- Ah oui ?

- Ah voui, ah voui ! m'imita-t-il en y ajoutant un air stupide fort malveillant, t'as fini de bâiller comme une carpe ?

- Excuse, vieux.

Je m'efforçais au calme, me montrais lâchement conciliant ; en tout autre circonstance, j'aurais laissé parler mes poings. Mais après tout, mieux valait profiter d'une bonne combine, si combine il y avait.

- Ecoute, Julien, t'as déjà vu un homme en colère ?

- Ben, oui !

- Bon ! Un homme, ça jure et ça jette des "bordel de merde", mais, une nana ?

- Une... Tiens, c'est vrai, ça ! J'y aurais pas pensé !

- C'est bien ce que je disais : vous êtes cons !

Le maître nous a toujours recommandé d'éviter les généralités, en rédaction : lieu, être humain, animal ou objet doivent avoir été observés - ou soigneusement mémorisés - afin de bien coller à la réalité.

Nous avons eu quelquefois à produire des "oeuvres d'imagination", mais les résultats catastrophiques ont découragé monsieur Roux de poursuivre dans cette voie. Dès lors, Maurice et moi pensons que nous devons narrer une scène dont nous avons été les témoins directs et attentifs, avec une personne de nous connue.

- De qui vas-tu parler, Julien ? demande mon frère, comme nous entrons chez nous.

- J'sais pas bien, encore... Peut-être la Dady ?

Il pouffe de rire.

Dady, notre cousine et voisine, a seize ans et un souverain mépris pour nous, "gamins" de quatorze ; d'ailleurs, elle ne daigne parler qu'à des vieux de dix-neuf ans. Nous nous vengeons en l'accablant de farces et de moqueries.

- Pas mal, la Dady, consent Maurice, mais là, t'auras pas d'explosion proprement dite ; elle est en colère du matin au soir. Tu l'as vue dans un état normal, toi ? Moi, j'ai trouvé une crise formidable !

- De qui ?

- De maman.

Là, j'é mets quelques réserves : le maître a bien insisté sur l'aspect ridicule d'une personne emportée par la fureur. Et l'on sait que nos cahiers finissent, un jour ou l'autre, par tomber sous les yeux des parents. Je préviens loyalement Maurice ; maman n'appréciera pas ! - T'occupe ! jette-t-il d'un ton peu amène. Possédé par son sujet, il écrit, écrit, alors que je sèche devant cette satanée feuille blanche, cherchant éperdument par où commencer avec Dady (Claudine pour l'état civil).

Je m'efforce de trouver une anecdote précise : en vain.

Des traits de son caractère, de son comportement, me viennent à l'esprit, en vrac : cette fille prend de grands airs, nous toise Maurice et moi du haut des talons hauts qui lui tordent les chevilles ; elle collectionne des romans d'amour tout à fait débiles (ça, c'est maman qui le dit), elle se régale des séries américaines à la télé, adore les tomates farcies, le coca-cola, le ketchup et les vieilles rengaines de Toni Sirop. Elle porte des toilettes vaporeuses dont une qui

fit s'écrier Maurice : "Ah dis donc ! T'as un slip qui ne va pas avec tes cheveux jaunes !" Suivit un drame familial - comme toujours quand les adultes se mêlent de quelque chose -.

Je reste perplexe, ne sachant ce que je vais faire de tout ça dans ma composition française... Maurice me tire de mes profondes réflexions par une question saugrenue :

- Comment qu't'écris "hystérie" ?

Grave question, y et i dans le même mot nous plongent ensemble dans de terribles incertitudes. J'essaie d'éluder la question :

- Ca c'est une maladie. Tu ne fais pas un devoir de médecine, que je sache ?

- J'suis pas en philo non plus, rétorque aigrement mon frère, et la colère, c'est de la philo. Même le chouchou l'a dit !

- Le chouchou et toi, ça fait deux couillons ensemble.

- Ouais... Tu cherches à te débiter, Mòssieu le bon en orthographe ne sait pas écrire tous les mots ? ça se croit fort, et...

Emportés par notre éloquence, nous avons imprudemment haussé le ton.

Aussitôt, maman entre dans notre chambre : "Finis, les devoirs ?" Nous baissions illico le nez sur notre travail. Maurice entame sa troisième page... Il est temps pour moi d'écrire le premier mot.

Comme je pouvais m'y attendre, je n'eus qu'une très faible note à ma rédac' : "hors sujet", dit monsieur Roux.

- Tu nous dépeins une personne au caractère impossible. Rien à voir avec l'explosion de colère qui monte soudain, s'empare de l'être humain et le transforme. Tu t'es inspiré de la réalité ?

- Oui, m'sieur.

- Curieux ! Tu as mis tellement de tares et de défauts à cette pauvre fille qu'on peut la croire inventée de toutes pièces. Et tu te laisses aller en matière de malveillance !

- Oh, c'est pas grave, m'sieur. Ca lui passera quand elle sortira de l'âge ingrat ! C'est maman qui dit ça.

Le maître passa ainsi en revue les copies des uns et des autres, pour revenir enfin à celle de mon frère. Dommage ! J'ai oublié les termes exacts de ce chef-d'oeuvre de la littérature scolaire.

- Mais dis-moi, Maurice, tu racontes très bien une grosse colère de ta maman - et c'est bien ce qu'on te demandait - ; mais qu'avais-tu fait pour la fâcher comme ça ?

- J'avais caché dans le grenier deux petits chats nouveau-nés qu'elle voulait noyer.

- Bah, trois avec la mère... ça ne paraît pas excessif, dans une ferme.

Le maître l'approuvait ! Décidément, c'était le Jour de Gloire du frangin !

La parole est à monsieur Roux

"Je n'oublierai jamais le jour où, à la recherche d'une signature de routine, je dus me rendre chez les jumeaux. Je me crus un instant dans un film d'Hitchcok, mais pas avec des oiseaux ; en leur lieu et place... des chats.

Des gros, des vieux, des à mi-course, de tout-petits avec des pattes hésitantes et précautionneuses, aux queues vibratiles comme des antennes. Un déferlement de chats. Devant la porte, dans la cour, sur la fenêtre et sur la margelle du puits, sans oublier le mur de clôture d'où, plantés en vigiles sévères, ils surveillaient les alentours.

La gaffe énorme d'instituteur débutant me revenait en plein dans la figure.

Je m'entendais encore : "on ne doit tuer que par nécessité absolue".

J'avais trop bien prêché. Les enfants prennent tout au premier degré, voilà ce que je me disais, planté comme un idiot au milieu de cette cour.

La maman des jumeaux, sortie pour m'accueillir, paraissait confuse au milieu de ce curieux bestiaire ; à l'évidence, pour elle, ça "faisait désordre". Je culpabilisais aussi en silence et bredouillais : "Mais combien avez-vous de ces... bêtes ?"

- J'en ai compté une soixantaine, Monsieur, et encore, j'ai peur d'en avoir loupé quelques-uns. Ces bougres de gamins les planquent à la naissance et après, on ne peut plus les tuer. Je traie mes vaches presque uniquement pour eux.

On touchait à la fin de l'année scolaire. Au départ des jumeaux en pension, le nuage des chats se désagrégea, se dispersant aux quatre coins de la campagne, vers ces régions mystérieuses où s'engouffrent les matous.

Et à la saison suivante, le tableau noir et les cahiers à spirale virent fleurir une maxime de Morale mieux adaptée à notre vie :

de la mesure en toute chose.

Monsieur Collet est bon enfant.

Cela avait commencé en septembre. Un climat de désordre et de bouleversements. Des réfugiés des provinces de l'est, fuyant l'ennemi et le front, déferlaient ; la municipalité stéphanoise avait réquisitionné tous ses locaux vides pour en faire des centres d'accueil ; les citoyens avaient reçu des masques à gaz ; les hommes mobilisables, "feuille de route" en mains, combattaient QUELQUE PART EN FRANCE.

Les mamans et leurs filles tricotaient des kilomètres de laine râpeuse de couleur kaki - des écharpes pour nos soldats.

Les prévoyants accaparaient les denrées non périssables à pleines caves, pleins greniers ; de là naquit sans doute le fameux marché noir car, ce qui n'était, au début, qu'une simple précaution en cas de disette, se mua, avec le temps, en un commerce parallèle, illicite mais très juteux pour les trafiquants. Certains firent fortune ; d'autres finirent en prison, mais beaucoup plus tard.

Les villes, les villages et "toute agglomération", naguère brillamment illuminés, se trouvaient plongés dans l'ombre dès la nuit tombée ; même les fenêtres devaient être soigneusement camouflées selon les ordres très stricts de la défense passive antiaérienne. C'était, oui, la guerre.

En novembre 1939, la pagaille sévissait, militaire, civile et administrative.

Dans ce climat, Marguerite Lefèvre - Meg - n'avait éprouvé qu'un léger étonnement au reçu, le 18 novembre, d'un ordre de service la priant de se rendre "immédiatement et pour le 3 novembre" à Tarempion, école mixte, afin d'y débiter en qualité d'institutrice remplaçante. Heureuse de la nomination attendue depuis trois mois, elle se mit sur l'heure en quête du village apparemment ignoré des géographes, des indicateurs S.N.C.F. et même des calendriers P.T.T.

Après tout un matin de recherches et deux heures au moins dans la cabine malodorante de la poste, Meg put enfin situer Tarempion, minuscule commune, perdue aux confins du département ; à la lettre entre ciel et terre.

Elle apprit aussi, par une amie institutrice depuis trois ans, qu'elle, Meg, avait une chance inouïe de débiter dans cette circonscription dirigée par Monsieur Collet, le plus gentil des inspecteurs, juste, compétent et surtout très compréhensif et favorable aux jeunes.

La valise - prête depuis longtemps - et un cartable bourré de livres et de documents pédagogiques témoins de ses bonnes intentions de travail, Meg se lança courageusement à l'assaut de son poste.

Il fallut trois changements d'autocar en ordre croissant de délabrement, pour aboutir à proximité "environ deux kilomètres d'ici, avait affirmé le chauffeur du dernier car, ma ligne ne monte pas jusque là-haut. Je vous indique la coursière, ça coupe la longueur de la route ; bon courage !"

Meg s'engagea dans le chemin à peine visible entre deux haies de ronces qui se rejoignaient parfois à hauteur d'homme, la griffant au visage. "Ma vieille Meggie, se disait-elle, car en ses apartés elle usait de ce prénom affectueux issu de ses premières leçons d'anglais ; c'est la minute de vérité... marche, marche !"

La nuit tombe vite, en novembre ; et Meg, pour la première fois, le constatait : les services de transport quittent leur village le matin et ne le rejoignent que le soir ; aux usagers à se conformer à cette coutume bien établie - j'ajoute au passage que les voitures individuelles étaient réservées à une population rare de riches oisifs, ou de négociants importants.

C'est ainsi que Meg, au terme des deux kilomètres de broussailles, de cailloux, et du transport à bout de bras d'une valise ridiculement bourrée, ridiculement pesante, aboutit enfin dans ce "Tarempion-le-Bourg", indiqué par une pancarte chétive, à peine visible à la lueur de sa lampe de poche - celle-ci était obligatoire pour circuler en ces époques de "black-out".

Et dire qu'elle avait noté, dans sa fiche de vœux, sa préférence pour une commune rurale ! Elle le regrettait presque, en cet instant.

Bien avant les hippies, les modes "écolo", Meg, fille de mineur de fond et de ménagère, aimait la nature pour ne l'avoir connue que lors de mémorables séjours en colonie de vacances à Pavezin, à Saint-Paulien... Les bois, les prés en pente, lieux de roulette et de cache-cache dans les hautes herbes sans oublier les fermes en pierres grises avec leur petit étang bleu de ciel d'été, les petits bergers en sabots et béret noir... tout le charme délicat du passé l'enchantait, loin des pestilences usinières de son quartier coincé entre un puits de mine et des aciéries assourdissantes qui soufflaient la poussière.

- Vous verrez, papa et maman ! Lorsque j'aurai ma nomination, vous pourrez venir me voir tous les dimanches et respirer le bon air de la campagne.

Les parents souriaient, soupiraient d'aise. Meg, au long des études, avait donné pleine satisfaction ; procurait un sérieux motif de fierté. Avoir une fille institutrice était - surtout pour le père Lefèvre - une belle promotion sociale, récompense des sacrifices consentis. En ces époques reculées, les familles ouvrières mettaient leurs enfants au boulot dès quatorze ans, après la primaire. Meg était longtemps restée à la charge de ses parents, tandis que ses copines avaient conquis une heureuse indépendance financière et paradaient, rivalisaient à coups de robes neuves et d'indéfrisables devant l'étudiante aux atours plus que modestes.

Il faut se reporter cinquante ans en arrière pour imaginer un tel contexte : pas de diplômes, mais des emplois, à l'inverse de la situation actuelle.

Tout en méditant, sur son passé immédiat, sur les parents et les copines transformées le dimanche en gravures de mode, Meg a atteint la place centrale du village. Elle cherche tout autour, mais le maigre pinceau de sa lampe électrique ne révèle que des volets clos, des maisons endormies, frileuses, sans un rai de lumière indiquant la vie.

Pourtant, il n'est que dix-huit heures ! Et il fait froid. Aucun commerce, aucun café en vue... Où se diriger ? Elle s'habitue peu à peu au noir, mais rien n'apparaît hormis des façades aveugles.

Au milieu de la place, une fontaine pleure à petit clapotis sur un bassin en pierre, Meg s'appuie au bord, pose sa valise à terre.

Soudain un chien émergeant de l'ombre s'approche et vient lui flairer les bottes d'une truffe investigatrice. Sa présence a quelque chose de réconfortant pour la jeune fille : enfin un être vivant qui trotte en ce décor fantomatique ! Plutôt sympa, tout compte fait, ce frétillement familial, si familial que ... peut-être un signe entre vivants égarés ? le chien lève la patte dans le projet, extrêmement évident, d'arroser la valise.

- Veux-tu t'en aller, vilain !

Meg a hurlé dans l'espoir d'être entendue. A l'instant même, un volet de porte s'ouvre en grinçant et la silhouette épaisse d'une femme apparaît, sur un fond de faible clarté. Meg se précipite, traverse la place en courant "Pardon, Madame, je suis la nouvelle institutrice et je dois rejoindre mon poste d'urgence ; pouvez-vous m'indiquer où se trouve l'école ?

La femme examine Meg d'un regard méfiant, avant de jeter :

- L'école ? Fermée.
- Je sais ! Justement je viens remplacer le maître.
- Vous ? La femme tient son volet d'une main comme si elle craignait qu'on le lui prenne ; elle fixe Meg d'un oeil sournois.
- Oui, moi, répond fièrement l'institutrice, est-ce que vous savez où habite Monsieur le Maire ?
- Parti aux armées, maison vide, énonce la femme décidément adepte du style télégraphique.
- Que puis-je faire alors ? J'ai besoin d'un endroit pour dormir.
- J'sais pas. Ici, c'est l'épicerie. Entrez si vous voulez.

Son ton de voix semble un peu moins agressif, mais aucune chaleur humaine ne s'en dégage.

- Excusez-moi, je n'avais pas vu l'enseigne dans ce noir.
- Y'en a pas. Les gens d'ici connaissent ; pas besoin d'enseigne. Entrez donc ! Si des fois un client venait, on lui demanderait s'il connaît quelque chose pour vous.

"Si des fois..." Peu à peu la terreur gagne Meg. Va-t-elle devoir errer toute la nuit autour de cette satanée fontaine ? - Mais vous croyez vraiment qu'on ne peut pas entrer à l'école où j'aurais au moins une chaise et un abri ?

- Si je vous le dis se fâche l'épicière, même la femme de ménage n'a pas pu balayer la classe.
- Quelle idée d'emporter les clés, s'emporte Meg
- Vous savez, Mademoiselle, quand la maladie vous foudroie en pleine classe, on n'a pas beaucoup d'idées... Monsieur Boyer a été emmené en ambulance, dans le coma, dit sévèrement l'épicière.
- Je ne sais plus ce que je dis ! regrette Meg, et vous, Madame, n'auriez-vous pas un petit coin où je pourrais passer la nuit ? - Rien du tout. On est déjà à l'étroit, la vieille et moi.

C'était dit d'un ton sans réplique, voire même légèrement menaçant, interdisant l'insistance.

- Je ne peux pourtant pas retourner à Saint-Etienne, gémit Meg.
- Ah, ça non ricane l'épicière, plus de cinquante kilomètres à pied, en pleine nuit.

Elles entrèrent dans le magasin. Un local réduit, au sol de briques, où les pas des clients avaient creusé un chemin entre la porte d'entrée et la banque. Aux murs, des rayons portaient des paquets de pâtes "Milliat-Frères", des rouleaux de papier-toilette, des bouteilles d'huile et de vin en étroite communauté. Une odeur de vinaigre et de soupe aux poireaux flottait.

Dans l'arrière-boutique, minuscule aussi et sans fenêtre, un gros fourneau ronflait et une ampoule nue dispensait pour 25 bougies de clair-obscur.

Une vieille - très vieille comme les mères-grand des contes de fée - assise dans un fauteuil d'osier, jupes au ras du sol et mince foulard noir noué sous le menton, caressait un chat au pelage jaune qui jeta un regard froid sur Meg, invitée à prendre une chaise.

L'épicière - redevenue silencieuse - se mit à piquer le feu, à touiller la soupe qui cuisait comme pour démontrer qu'elle avait autre chose à faire qu'à s'occuper des institutrices en perdition.

L'instant d'après, la vieille-très vieille se leva et disparut par la porte du magasin.

D'un miroir-espion disposé de manière à surveiller les alentours de la banque, Meg, indignée et incrédule de ses propres yeux, put voir l'aïeule ouvrir son cartable (posé sur le comptoir) et en inventorier soigneusement le contenu.

Meg aurait dû jaillir de sa chaise, secouer la vieille, alerter l'autre, l'épicière mollassse, faire un scandale... Mais par lâcheté, pour ne pas se retrouver dehors entre la fontaine et le chien pissotier, elle se tut. Avec la honte, avec le regret, elle garda le silence, accablée et intérieurement furieuse, mais retenant sa rage.

Elle devait regretter tout au long de sa carrière ce moment de couardise paralysante.

Les mains noueuses, les mains crochues de la vieille femme explorant le cartable, et tout son corps penché, comme avide, attentif, formaient un tableau hallucinant digne des "Caprices" de Goya. C'était un monde à part, une contrée maléfique et sans réalité, semée de pièges, totalement déconcertante.

Cette histoire, absolument authentique, provoquera peut-être quelque scepticisme, et pourtant.

Je me demande ce que les débrouillards, les intraitables et les inventifs "qui ne se laissent pas impressionner" auraient pu faire dans sa position exacte ?

A plusieurs reprises, Meg avait tenté d'interroger l'épicière sur la possibilité de se rendre, même à pied, dans une commune moins démunie des environs ; peut-être une auberge par là, dans un hameau ? A tout prendre, elle préférait les ténèbres à cette immobilité impatiente dans l'air confiné de l'arrière-boutique.

- Y'a rien, répondait l'épicière, toujours sobre en paroles.

- Et le téléphone ? Quelqu'un a le téléphone, par là ?

Meg venait d'avoir l'idée extravagante de déranger un commerçant proche de ses parents ; peut-être pourraient-ils faire appel à un taxi ? Mais elle renonça devant l'air éberlué de la femme.

- Le téléphone ? répéta-t-elle comme si le seul nom de cet instrument barbare lui hérissait le poil. Vous n'avez pas peur d'inquiéter vos parents avec un message de "au secours".

L'institutrice baissa le nez. Bien sûr, un appel aux parents ne servirait pas à grand-chose, car, en temps de guerre, les taxis ...

- Y'a bien des clients qui vont s'amener, dit l'épicière, un peu humanisée. Les ceuss' qu'oublent toujours quelque chose, le sel ou le vin. Les gens ne pensent à rien jusqu'au moment de se mettre à table.

Meg se mordait les lèvres pour ne pas pleurer.

La grand-mère revenait dans la cuisine après la fouille du cartable. Meg faillit lui demander - mais elle n'osa - "Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?"

L'épicière hypocrite se tourna vers l'aïeule :

- Qu'tu foutais là, toi ?

Comme si elle ne l'avait pas vue

Les deux femmes échangèrent quelques aigres invectives en patois tandis que la vieille s'emparait du chat et s'installait avec lui dans le fauteuil d'osier.

Meg suivait la scène sans pouvoir déterminer le rôle de chacune complices ou adversaires ?

- Tu prends tes gouttes, mémé ? demanda l'autre, un verre à la main.

- Non ! rugit la "mémé" ; elle marmonnait entre ses gencives, des mots inarticulés ou patois, en tout cas incompréhensibles sauf par le ton agressif.

- C'est comme ça tous les soirs, gémit l'épicière, elle veut pas prendre ses gouttes et elle fait "pantiche" toute la nuit. Des fois elle se sauve et va tambouriner chez les voisins. Ah ! quelle vie !

L'instant d'après, elle s'apaise :

- Mais elle dormira, aujourd'hui, hein ? Tu dormiras, grand-mère ?

La vieille acquiesce par un grognement.

- Elle est sage, quand elle veut... prononce l'épicière soudain douceuse.

Ce disant, elle adresse un clin d'oeil à Meg, et quitte la cuisine, un doigt sur les lèvres pour demander le silence.

La vieille berce le chat ; elle ne prête aucune attention à sa fille (ou à sa bru, va savoir ! il n'y a eu aucune présentation, aucune précision) bientôt elle s'assoupit, le menton sur la poitrine ; le chat laisse filtrer un filet de clarté lunaire entre ses paupières.

Il a l'air de surveiller l'intruse, tandis que sa maîtresse se lance dans une série de bruitages - elle ronfle - et de grognements menaçants, elle rêve ?

Meg sursaute : par une porte qu'elle n'avait pas remarquée dans la pénombre, l'épicière revient dans son dos, escortée d'un homme, un homme en soutane grand et sec, un peu chauve. Il sourit à Meg qui se lève pour le saluer.

- Abbé Paulet, curé de la paroisse, annonce-t-il.

- Marguerite Lefèvre, institutrice. Monsieur, j'ai reçu ma nomination ici et...

- Je sais, coupe-t-il, Madame Peyron m'a raconté. Vos supérieurs hiérarchiques ne se sont guère souciés de vous, ma fille.

Tu l'as constaté, lecteur, Meg n'est plus en état de relever les remarques acerbes - ni le viol de son cartable - elle a dépassé le stade de la dignité professionnelle (prématurée).

- Avec une école fermée depuis quinze jours, poursuit le prêtre, je m'étonne de leur désinvolture, eux qui critiquent l'enseignement privé... Enfin, c'est la guerre !

On parle du titulaire du poste, terrassé en plein dans l'exercice de ses fonctions, de la clé perdue, de l'école.

Mais dans l'immédiat, une question angoissante reste sans réponse où Meg va-t-elle passer la nuit ?

L'épicière fait valoir sa priorité personnelle : le curé doit obliger l'aïeule à ingurgiter sa potion car "vous, elle vous obéira, Monsieur le Curé" et en effet. On ne résistait pas, alors, à l'autorité de l'Eglise. Aussitôt, la vieille fut conduite au lit, ce qui laisse supposer que les médicaments de l'époque ne "faisaient pas dans la dentelle" ; "Vite, mémé, montons !" et, s'adressant aux deux autres : "si elle s'endort assise, y'en a pour la nuit, et après, bonjour les rhumatismes !"

Pendant l'absence de l'épicière, l'abbé Paulet déguste avec lenteur une petite liqueur servie en guise de remerciement. Meg aurait bien accepté un verre d'eau, mais personne n'a songé à le lui offrir.

L'épicière revient, un air de satisfaction empreint dans toute sa personne, son visage plat et large au nez spongieux presque souriant.

"Maintenant, Monsieur le Curé, vous allez pouvoir vous occuper de la demoiselle".

Il pose son verre vide avec un soupir :

- Dans cette petite commune, commence-t-il, il n'y a aucune escouade de dames patronnesses dévouées aux oeuvres paroissiales et au curé. Voyez-vous, Mademoiselle, nous manquons de riches, par ici. Je ne vois vraiment personne d'assez bien logé pour accueillir une voyageuse... et vous, Madame Félicie, vous qui êtes du pays ?

La femme se renfrogne aussitôt, retrouve son laconisme. "Non, personne" jette-t-elle d'un ton sec.

Un long moment - et une deuxième rincelette de liqueur - s'écoulent. - Ils ne s'affolent pas, ces deux abrutis, pense Meg ; et moi, bon sang que vais-je faire ?

L'homme d'Eglise a soudain une idée - Il y a peut-être une solution, Mademoiselle. - Vraiment, halète Meg renaissant à l'espoir. - Il y a des chambres à la cure ... Oh, sans confort ! des lits étroits et durs, pas de chauffage, bien entendu. Mais ça vaut mieux que de passer la nuit à la belle étoile. Surtout qu'aujourd'hui, on n'en voit pas une !

Enfin, l'étai se desserre, pense Meg, soulagée. Et même prête à reconnaître que Monsieur le Curé - avec majuscule, cette fois - a beaucoup d'esprit.

Le curé vivait seul. Une de ses soeurs, veuve, s'occupait d'ordinaire de son ménage. Mais elle était partie pour quelques jours chez ses enfants. - Ca ne m'étonne pas, se dit Meg, comme pour tout le reste, je tombe mal. Ca aurait été chouette, une bonne soupe préparée par une cuisinière de curé - les meilleures, dit-on.

Elle avait, trop vite et trop tôt - une sorte de fulgurance - lâché la bride à des espoirs fous de réconfort et de bonne table... Soudain elle constatait qu'elle avait très faim, la peur ayant cessé de lui serrer l'estomac.

Elle ignorait tout des curés dont un seul, le catéchiste, avait traversé son enfance ; indifférents aux choses de l'âme, ses parents s'en étaient tenus là aux formalités de baptême et de première communion. Elle avait pourtant fréquenté des membres du clergé grassouillets et chouchoutés par l'alliance "fidèles-cuisinières", aussi intrépides au zèle apostolique qu'aux mets raffinés, typiques des *Lettres de mon Moulin*.

Rien de comparable, ici. L'abbé Paulet et Mademoiselle Lefèvre partagèrent un repas spartiate de pommes de terre cuites à l'eau avec fromage de chèvre qui avait connu des jours meilleurs... Une "rincelette" de vin de messe en guise de dessert réchauffa un peu les convives frigorifiés dans cette vaste cuisine mal éclairée, austère, à l'inverse de toutes celles qu'avait visitées Meg (sauf, toutefois, celle de l'épicière de Tarempion).

La chambre aux murs crépis, était meublée d'un lit - en effet très étroit et très dur. Au-dessus du chevet, un Christ presque grandeur nature étendait ses bras décharnés sur une croix de bois sombre. Un prie-Dieu qui devait aussi servir de chaise supportait, sur l'accoudoir, un angelot-bénitier décoré d'un brin de buis. Des livres mouchetés-pisseux jonchaient une petite table ; le seul élément de douceur était un édredon de couleur passée mais si rond, si gros qu'il

touchait presque le plafond. Prise sans doute par l'ambiance, Meg bénit le curé et son édredon après en avoir tâté le moelleux.

Elle s'endormit très vite, du sommeil profond et pesant d'une petite jeune fille épuisée par les émotions.

Dès sa messe dite, le Père curé s'activa à trouver un téléphone et prévint l'inspection académique.

Meg avait à peine avalé le café - tiède et clair - et expédié la toilette sommaire à l'eau glacée qu'elle vit une voiture militaire déverser devant le presbytère le plus sévère, le plus hargneux et le plus irascible des inspecteurs que l'Education nationale ait porté.

D'abord un étrillage en bonne et due forme pour l'institutrice débutante qui avait, selon lui, gravement manqué de discernement pour choisir son point de chute. (!)

- Mais je n'ai reçu l'ordre de service qu'hier matin, tenta Meg, désolée.
- A partir du moment où votre dossier a été agréé, Mademoiselle Lefèvre, vous deviez, chaque jour, vous rendre à l'académie pour vous informer de votre nomination, sachez-le si vous tenez à avoir un avenir dans cette profession qui demande rigueur et circonspection !

Le curé crut devoir intervenir :

- Mais, Monsieur l'inspecteur, en l'absence du titulaire..
- Le titulaire, tonna l'autre avec un sourire carnassier, parlons-en de cet homme-là ! N'ayez crainte ! Je m'occuperai de lui ! Un fonctionnaire qui déserte son poste sans prendre les dispositions qui s'imposent !

Suivit un torrent de menaces administratives à l'adresse du malheureux absent. On (l'épicière) le disait presque mort, mais à l'évidence, ça ne constituait pas une excuse suffisante.

Meg, atterrée, se taisait. L'inspecteur avait dû être muté car il ne pouvait s'agir ici du "gentil Collet" ami des jeunes.

Il s'apaisait peu à peu, reprenait son souffle, se rajustait la cravate pour faire face cette fois au curé, et, le ton doux et l'oeil vipérin :

"Quant à vous, Monsieur le curé, pardonnez-moi de vous dire..."

- Merde ! pensait Meg qui, à un certain degré d'indignation, perdait le contrôle de son vocabulaire, il en a pour tout le monde !

- Pardonnez-moi de vous dire que vous avez eu une attitude bien inconséquente, poursuivit l'inspecteur.

- Moi ?

- Oui, vous ! Vous n'avez pas craint, vous un homme d'Eglise, en attirant une jeune fille innocente et affolée, de prêter à la médisance !

- Monsieur ! Je n'ai cherché qu'à rendre service ! Je me suis même étonné qu'un membre de VOTRE enseignement laïque...

- Gardez vos critiques pour votre ministère ! Et l'étrange manière dont vous l'exercez !

La pâleur naturelle du curé virait au vert ; visiblement sous l'effet de la stupéfaction, il perdait pied, prenait l'attitude d'un suspect pris en flagrant délit.

- Pour avoir abrité Mademoiselle cette nuit, balbutia-t-il.

- Ah oui, ricana l'inspecteur, et où a-t-elle dormi, s'il vous plaît ? Quelle chambre ? Quel étage ? Qu'avez-vous mangé ? Bu ? Et vous, Monsieur le Curé, où avez-vous dormi ?

Tout un interrogatoire malveillant, précipité ; à la lettre, un questionnaire policier hérissé de pièges, accompagné de rictus sceptiques mais qui en disaient long...

Meg pleurait à chaudes larmes ; sans bruit, sans un sanglot. Elle se tenait recroquevillée, cherchait, éperdue, les termes d'une lettre de démission bien sentie, bien cinglante...

Le jour même, à l'aide d'un serrurier miraculeusement déniché, Meg put gagner sa classe et son logement, plus agréables que l'épicerie et que la cure. Toujours autant de pris quand on s'attend au pire !

Elle abandonna son projet de démission. Bientôt, elle fit la connaissance de collègues du canton, au cours de ces conférences pédagogiques peu folichonnes, en général, mais qui permettent aux enseignants de se rencontrer et de "parler boutique", de confronter les expériences, etc.

L'inspecteur Furax - ainsi l'avait surnommé Meg - présidait.

- Tu le connais ? souffla l'institut' assise près de Meg.

- Oui, cette peau de vache !

L'autre ouvrit des yeux étonnés, fit non de la tête.

On s'expliqua dehors. Ce qui donna à "la demoiselle de Tarempion" l'occasion de narrer ses navrants débuts.

- Tu as couché chez le curé ?

- Eh oui ! Je n'avais pas le choix

Les collègues qui entouraient Meg poussaient des "Oh !" et des "ben dis donc !"

Monsieur Collet, au demeurant un homme consciencieux, compétent et, on le sait, très indulgent avec les débutants, "sachant en peu de mots te mettre sur la bonne voie", disaient les collègues assemblés, Monsieur Collet était viscéralement et radicalement anticlérical.

Et j'ignore ce qu'est devenu le curé par la suite... Meg lui avait envoyé une lettre de remerciements, mais il n'a jamais répondu.

Table

<i>La télé</i>	<i>p. 3</i>
<i>Fernand et les marguerites</i>	<i>p. 10</i>
<i>Haute coiffure</i>	<i>p. 17</i>
<i>Un péché inexpiable</i>	<i>p. 21</i>
<i>La drôle de gym de la classe unique</i>	<i>p. 26</i>
<i>Mais où sont les inspecteurs d'antan</i>	<i>p. 29</i>
<i>La rédac'</i>	<i>p. 34</i>
<i>Monsieur Collet est bon enfant</i>	<i>p. 38</i>

Impression :

**Centre Départemental de Documentation Pédagogique de la Loire
Jardin des Plantes - 9, Allée Michel-Ange
42031 SAINT-ETIENNE Cédex 2**